

## LETTRES A L'ÊTRE

Marion Renauld / recueil /décembre 2008 – août 2009

1.1. Pourquoi toi.

2.1. La possible révolte des mouches.

3.1. Les structures provisoires.  
MONSTRE 1234.

3.2. Ta vie je la rêve en serrant dans mes mains les draps vides.

1.2. De la suppression d'un gros paquet.

Intermède 0.1.

2.2. L'amant conceptuel.  
(Modalités).

1.3. Les colloïdales.

3.3. Que celui qui est perçu ressemble à celui qui est pensé.

1.4. Le tas d'inutilités.  
(Un jour la rejoindra).

2.3. We need love.  
(Tralala).

1.5. Le drame de la commodité.

3.4. Le ravissement.

Intermède 0.2.

2.4. Je le dis et je fais comme si c'étaient les paroles d'un mort.  
(Pascalien).

3.5. J'invente les variations du cadre de la vraie vie.

3.6. Immanquablement.

1.6. Pas de mots.

Intermède 0.3.

1.7. La manière dont les hommes pensent.

2.5. Ça.

3.7. Ta beauté là qui plane un peu.

1.8. Première lettre.

Intermède 0.4.

3.8. Le vœu tu.

NB

[Les chiffres disent quelque chose. 1 est tout ce qui a trait au monde, 2 à moi et 3 à toi.]

### 1.1. POURQUOI TOI.

Je t'écris pour me faire croire que je ne suis pas toute seule mais en peu en train de parler à quelqu'un, pour me donner l'illusion toujours d'être deux ça me rassure et puis là j'ai une crise de toi. Je n'y crois plus. On se multiplie et on produit des choses encore, en quantité, on augmente la réalité de mille et une manières, on ajoute un plus un plus un, on fait des ponts, des passages des routes, des associations, des collectifs des familles, on fait des groupes d'amis, des fêtes, des immeubles, on fait des places, publiques, des colocations des mariages avec la communauté des biens, on fait des villes et des rassemblements, chaque fois pour dire Tu, pour prendre l'isolement en traître, lui tordre le cou, on dit Tu, on dit Vous, même parfois on arrive à dire Nous et ça ne dure qu'un temps, après ça retombe et de toute façon la mort est individuelle.

Toute notre vie nous tendons vers toi et la rencontre de toi et quand ça ne marche pas nous sommes déçus et nous nous punissons nous-mêmes en nous désolidarisant les uns des autres, *par nature*. L'image du loup est une stratégie d'automédication, qui est censée nous guérir de la crise de toi, mais qui fait empirer le mal. Que nous ressentions, suite au traitement, toujours le même malaise, prouve que ça n'est pas efficace. Ce n'est pas vrai que nous sommes mauvais. Vous m'en voyez navrée.

Ce n'est pas parce qu'on ne peut jamais dire littéralement Nous sommes nés et Nous sommes morts que l'essence de l'humanité repose sur le contrôle de soi, la gestion d'îlots bornés et incommensurablement séparés, et le profit du Je au détriment de toi. Dieu merci, chaque fois nous naissons dans le monde et c'est le monde encore qui est là quand on claque. C'est juste que c'est tellement difficile de vivre parfois.

Je peux être pile devant toi et tu ne me vois pas, je te parle et tu n'entends rien, tu comprends de travers, tu m'appelles et pour x raisons je ne réponds pas et ainsi on se loupe et chacun à la dérive, enfermés dans nos minuscules cellules, nous ne désarmons plus. Nous demeurons dans l'habitude du dysfonctionnement, à regretter pourtant cette absence terriblement sordide, zéro, pas d'écho. Les murs absorbent les chocs, ne renvoient que leur façade, bruit sourd, dialogue de, etc.

Pour ça que chaque fois que je te rencontre, c'est un miracle, un événement et ce haussement de sourcils divin parce qu'alors tout est si simple, ça vous bouleverse dans les profondeurs et ça vous arrange le monde exactement comme il faut. Repos. Un, respiration. Malgré nous, quelque chose prend forme sans plus. On n'est plus dans la multiplication outrancière mais dans le pur agencement des parties, dans l'éclosion du sens qui est là et qu'on n'a plus qu'à suivre, désormais, avec la puissance de l'hallucination partagée. Toi et moi, on s'offre pour rien la perfection du nous.

La crise de toi arrive n'importe quand et où et que ce soit de ton fait ou du mien, mais il n'a rien à voir avec le loup. Il faut arrêter avec le loup, comme il faut arrêter deux secondes avec la vie qui est une lutte et nous dans la jungle qui survivons à coups de hachette. Stop parce que c'est faux, sauf quand on nous opprime et qu'on doit revendiquer nos droits et le bon sens – d'où vient qu'on décide de te blesser humilier tuer, de te supprimer, de te presser de te perdre, d'où, pour chercher le corps à corps et ce que tu es pour ce que je veux devenir. Quand on est comme ça, dans la vie, juste des points sur un plan, je ne vois pas pourquoi j'irai tirer sur un point. En géométrie, on trace des segments, entre les points, on mesure on coordonne, on déplace, on calcule les angles mais on tire pas sur un point, enfin. Si jamais c'est le cas, si on en vient à gommer ce qui ne nous sied pas, à nous ou à la démonstration de blabla, on dira que la géométrie

ce n'est pas la vie. On arrête avec les points sur des plans, on laisse les hommes quelque part dans un monde.

Et donc la crise de toi, c'est quand il y a des turbulences. Je ne sais plus quoi faire de mon besoin de toi, de cette vive et insatiable nécessité de sortir de moi – encombrant – pour te trouver et hop, attraper le sens, nous soulager. Nous réinventer. Crise, disparition de conscience confiante. Et puis merde, se sentir exister, rien que ça. Le visage se détend, les muscles, tout le squelette remercie pour la douceur. Mais ici tu refuses ou tu ne sais pas non plus comment on fait, comment manifester ton angoisse et envie de dépressuriser. Tu fuis, tu balances et même encore, parfois, juste tu n'existes pas. Ma crise de toi est infinie, autant que l'annonce de ce qu'il serait possible de réaliser, si. Jamais on n'était pas terrorisés, accrochés comme des acharnés à nos positions, déterminés par soi-même à en chier.

C'est un calvaire l'homme quand il y tient. Si souvent.

Et la tendresse, b.

On dit Le berceau de la vie, Le berceau de l'humanité, ça ferait si longtemps qu'on a déjà oublié, je réclame une compréhension mutuelle des îlots et un consentement général au carnaval humide, pas mal. Il y a urgence face à la prolifération arrogante, urgence devant ton évanescence, urgence de panser les ignominieux discours à propos d'un autoritarisme du moi, encore, urgence de nous donner, détresse détresse, impertinence de la certitude de n'avoir plus besoin de personne, urgence du besoin de quelqu'un, *somebody* des corps des corps, l'insolente pâleur de celui qui appelle, la main tendue, et rien, au bout.

## 2.1. LA POSSIBLE REVOLTE DES MOUCHES.

Je ne suis pas tout à fait solidement moi-même, et si je voulais me présenter, j'oserais peut-être dire Avez-vous du temps, parce que cela risque d'être incomplet jusqu'à la mort, terriblement confus et un peu déstructuré aussi. Avez-vous du temps pour me dire qui vous êtes, je pourrais ajouter, et dire Je suis, sans avoir à réprover des hoquets d'hésitations.

Je ne suis pas tout à fait sans doute, et commençant par Je suis, Je me présente, il faudrait poursuivre ainsi par Quelqu'un, sûrement, et pas vraiment rien, trois fois rien. Et puis multiplier les hypothèses, les incommensurables tentatives d'identité dicible.

Et lancinante entre les degrés de mon être, parfois, se superposent des vies que je ne sais pas encore agencer, des rougeurs d'être si différente de moi, de dire Je suis ; et d'entendre ailleurs quelque part dans le sang Moi aussi je suis, Je te suis, Et moi, Et moi, m'as-tu oubliée ? Je – fait sens sans cohérence, avec le quasi-sens d'une corde tressée. Ténue, menue, trois fois dix fois mille fois tue, ma voix.

Avec la consistance d'un papier à mouches ; je suis toutes les mouches, et leurs ailes qui s'agitent par là, dans les veines, sous l'omoplate et au fond de mon cerveau-labyrinthe. Je suis mes mouches, qui bourdonnent et m'agacent et tracent des circuits toujours plus colloïdaux. Si tu substitues aux mouches des manières d'exister, de penser, d'agir et cette incitation à être quelque chose plutôt que rien, tu trouves quelqu'un, un trois fois rien.

De ceci, concluons que je peux dire Je suis, mais je ne sais pas tout à fait solidement de quoi je parle. Ou de qui, en somme.

De sorte qu'il m'arrive fréquemment de m'embrouiller. Je ne me rappelle plus le moi qui est en jeu, je confonds, j'intervertis des tendances qui peuvent me mettre en tort. Il ne s'agit pourtant pas d'une double vie, parce que tout se passe

au-dedans de moi, dans cette alcôve mystérieuse qui serait finalement ce que je suis. C'est une vie rhizomique, à laquelle il semble falloir accorder des siècles d'attention pour la pouvoir maîtriser. Les rhizomes sont particulièrement retors.

On a utilisé l'image du mortier qui ne tient pas, et celle de l'albumine incapable de coaguler comme il se doit en pareille circonstance. J'hésite à parler davantage d'un moi sans bords, un essaim aux contours si flous qu'ils se dissimulent à l'entour sans distinction appréciable. Mes mouches débordent. Quand la présence de cette multitude vivante et chaotique s'offre à ma conscience, j'essaie toujours – vainement ? – d'introduire un point focal, l'œil d'un cheval ou quelque chose qui pousse à circonscrire. Je suis en carence, et par là même en quête, de limites qui soient plus subtiles peut-être que celles de mon propre corps physique. Un jour je saurai tenir délicatement la bride de mon cortège de volubiles. Mais après tout, un doute subsiste qui dit Sera-ce bon ?

Longtemps je me suis sentie capable d'accorder ma confiance à cette quantité d'êtres qui est moi. Je ne sais pas si cela a profondément changé, mais parfois j'ai comme des tressaillements qui se glissent dans mes paroles. C'est le signe d'un désaccord entre mes mouches et leurs bruits affairés provoquent des sortes de sifflements dans mes oreilles. Certaines tendances font du tort à d'autres tendances et quand je m'en rends compte, j'ai peur et je pense à l'urgence de mettre un peu d'ordre là-dedans, vite fait. Je veux bien accepter de n'être pas solidement moi-même, mais pas d'être loin d'un genre d'idée générale de moi, et moins encore, si les conséquences pour d'autres sont réelles. Il y a des mouches qui doivent se taire de temps en temps au lieu de toujours venir agiter leur fragile menu ténu abdomen.

A l'évidence, être sorti de l'angoisse de n'être rien du tout, pour seulement sentir qu'on est déjà un petit quelque chose, et même quelqu'un, ça n'est pas ce qu'il y a de plus satisfaisant. De ceci, mes colères quand j'ai la preuve de mes dépassements. Je me surprends à espérer la révolte du moi sans bords. Quelle

forme cela prendra-t-il ? Celle de factions en ordre de bataille dans la chair de ma chair. On peut l'appréhender, cette représentation hasardeuse de mouches bien rangées, portant armures et lances – combien, vu le nombre de pattes –, toutes décidées à vaincre, affermir ou désarçonner mon for intérieur.

En lutte, pour les siècles des siècles, jusqu'à la mort, et précisément, dans ce cas, la mienne. J'aimerais dire Amazones aux torses velus, déposez les armes puisque je sais encore considérer avec respect le traité originel dont la seule ligne, Je suis, me permet de croire à la conciliation des contraires. L'œil du cheval, innocemment puissant, veille au repos de la concorde. Sans offense, je dis Je suis l'œil du cheval.

### 3.1. LES STRUCTURES PROVISOIRES.

Quelque chose me dit que tu n'es pas clair, et quelque chose me dit Tu n'es pas clair non plus. Tout est multiple qui vient s'échouer entre toi et moi et nous éclabousser diversement. Je ne suis même pas sûre que les mots soient davantage capables de discernement, ni les gestes ni les actes. Nous sommes pris dans une situation.

Plus tard, il sera possible de revenir sur ce qui a eu lieu, sans rien ajouter aux faits, à ces faits auxquels nous nous accrochons pour comprendre tandis que le sens fuit, s'estompe, s'évapore, ou qu'il avoue son absence terrible. Est-ce que ce sont aux faits qu'il faut prêter attention, je me demande, plutôt qu'à ce que la situation contenait en germes. Les tendances, les latences, la fureur. A ce degré élevé d'opacité qu'aucune déchirure n'affaiblit. Comme si nous devons admettre, en tout premier, que l'esprit se perd là-dedans, qu'il y a quelque chose mais on ne sait pas quoi. Que ce qui est clair, c'est le manque de clarté.

Nous parlons vraiment. Je te regarde et j'étudie ton toi ostensible, je cherche à lire à peu près tout ce qui se répercute jusqu'à moi, que tu m'adresses ou qui est seulement là. Je voudrais déduire, percer, rien qu'apercevoir de quoi il est question. Je te réponds, comme je peux, et forcément j'oriente la signification parce que dans le discours on est obligé de choisir. Je tente, je fais dévier et je concentre selon mes propres intentions qui ne sont pas toujours propres, je veux dire, limpides et linéaires. Là j'imagine que tu fonctionnes de la même manière que moi, et comme plusieurs niveaux de conversation se superposent, nous sommes en train de nous arroser.

C'est une situation. Ça veut dire que c'est complexe et dru comme un entremêlement dans une pierre. Nous barbotons et parfois avec fluidité, parfois avec jeu, parfois aussi ça peut être féroce. On ne parvient plus à se rejoindre, on ne veut plus, je désire te sortir de l'endroit où tu es pour t'emmener ailleurs, et

savoir. Il s'agit d'une urgence, mais c'est une erreur ; j'attends de savoir ce que tu penses alors qu'en fait, de toute évidence, je ne sais pas vraiment moi-même ce qui traîne dans ma tête. Je me dis Si je savais, je saurai. Je me dis Si je connais tes mots, je peux améliorer les miens, et mes gestes et mes actes, et puis quoi faire, quoi dire, quoi être précisément. Et ensuite j'imagine que tu fonctionnes de la même manière que moi, *et cætera*. Il n'y a plus de distinction, carrément, nous pataugeons.

Il se peut que je sois claire et pas toi, ou l'inverse, c'est-à-dire, il se peut par exemple que je sache. Mais je redoute cela, à savoir que, connaissant parfaitement ce que je pense, j'en vienne à étouffer ton ignorance, qui est féconde. Qui est. J'aimerais éviter autant que possible de projeter sur tes mots gestes actes, des interprétations biaisées, abîmées par mon prisme. Faussement vraies. Orientées vers ce que je m'attends à trouver, ce à quoi j'aspire. Quand toi et moi sommes certains, c'est peut-être pire, parce que dans cette situation qui est aussi complexe et drue que les autres, deux noyaux s'entrechoquent, que rien ne préserve du malentendu. La cause, je me dis, en est que nous avons affaire à une situation, et non à un débat d'idées sans personne.

Tout est multiple ; la parole côtoie le geste et le ton, le passé transpire dans le présent, l'effet se devine dans l'acte qui s'annonce, et ainsi de suite. La personne n'est pas un concept pur, c'est une série qui bafouille, se contredit, se crée en même temps qu'elle initie des formes communes. Ça déborde partout. En fait, nous composons des structures provisoires.

Je te regarde sans penser Ça ne mène à rien, ni Nous n'allons nulle part. Je retiens et me répète mille fois mes petits fondamentaux. Ce sont des pensées suffisamment élémentaires – non composées, probablement moins poreuses au contexte, solides – qui me permettent de ne pas prédire le naufrage. Ni l'impasse. Elles commencent par Tout ce que je sais, ou En tout cas, et elles

disent La situation n'est pas inextricable, puisque. Elles trahissent sans doute un peu mon vœu de concorde, évidemment.

Tu parles, tu me réponds et me regardes, peut-être m'étudies. Mes petits fondamentaux, je les crois utiles pour ouvrir l'espace jusqu'à toi. Cela seul importe. Rendre possible la parole qui n'est pas prévue, qui vient comme une étrangère et qui dure. Le geste incalculable, l'acte qui est juste, dans l'imprudente situation. Cette chose terriblement déconcertante.

Plus tard, c'est cette chose vive, monstrueuse, irréductible à laquelle tu penseras. Je me souviendrai d'un état douteux au centre duquel s'est produite une faille. Parfois qui plaît, ou pétrifiante, mais qui a été non sans peine dans un souffle et ultime. La déchirure limpide. Au plus tendre, quelque chose comme ton fondamental à toi, et qui me fait croire au moins jusqu'au prochain nœud, que nous nous sommes dépris.

**MONSTRE N°1**

L'indifférence.

La perte de la capacité à réagir, à refuser, à être bouleversé, à sentir que quelque chose se passe, à prendre part, à y être, être là, l'inanité, l'effacement – *corps*.

**MONSTRE N°2**

La résignation.

L'acceptation passive d'une « réalité » imposée, la bonhomie d'un confort bêlant, l'avachissement, la politique du moindre effort et le regard au raz des actualités – *âme*.

**MONSTRE N°3**

Le culte du Moi.

L'oubli du monde, des autres, la seule préoccupation de ses petites affaires personnelles, la réduction au privé – *monde*.

**MONSTRE N°4**

La facilité intellectuelle.

La bêtise et la malhonnêteté, l'affadissement de la vie mentale, sans doute la certitude sans faille d'un système de pensée unique, le cerveau en uniforme, le sectarisme du repli – *esprit*.

### 3.2. TA VIE JE LA RÊVE EN SERRANT DANS MES MAINS LES DRAOPS VIDES.

La première fois que j'ai pensé à cette phrase, j'ai pensé à elle parce que c'était vrai. La deuxième fois, j'y ai pensé comme à un souvenir, pour me rappeler qui tu avais été pour moi, pour que je dise cela. La troisième fois, ça n'était plus toi, mais un autre, et encore d'autres. J'ai appliqué cette phrase comme un motif à tous les hommes auxquels j'ai rêvé en serrant dans mes mains les draps vides. Par la suite, il y a eu quelqu'un dans mes draps, et la phrase a continué de tourner dans ma tête, sans personne à la place du pronom. La quatrième fois, j'ai donc pensé à la ritournelle parce que c'était beau. A toi je ne pensais pas forcément. J'aime cette phrase. Et puis la cinquième fois, je pouvais dire Je rêve de toi en serrant dans mes mains les draps occupés, toi ce n'était pas lui, mais ça devenait un autre, et un autre, je pensais à des hommes qui n'étaient pas l'homme de mes draps. Comme ça. Evidemment, je me suis dit, j'ai eu peur que ça soit déplacé. J'ai pensé que l'homme de mes draps avait été un jour celui de la phrase, de la phrase pleine et vive, et qui devait disparaître avec toi, avec lui, mais elle est restée.

Je me disais Ce n'est pas pareil. Je me disais Tous les hommes sont des variations qui dansent au son de ma ritournelle. Cela donnait Je vous rêve en serrant dans mes mains les draps vides, et je continuais à rêver qui je voulais, qui ça pouvait bien être, avec la force du corps et des doigts crispés et de la tête sur l'oreiller, et j'étais bien sûr attentive aux visages, mais ils n'avaient pas d'importance.

Je me disais Je suis bien avec cet homme qui occupe mes draps, et j'ajoutais tout doucement Bien, aussi, avec les hommes qui occupent ma phrase. Je me disais On ne peut pas être infidèle en pensant au pronom d'une phrase, parce que la phrase est belle et on ignore souvent à quel point on peut aimer une phrase. C'était drôle de s'apercevoir que l'homme qui était là avec moi n'était pas celui qui m'avait fait naître le petit vers, le refrain, le rythme, et puis le même, parce que je crois vraiment que tous les hommes sont des variations, et ceux qui ont

produit un écho avec cette phrase, ce sont mes hommes, mes tendres variations à moi, et encore libres d'aller voir ailleurs dans une autre phrase, si je n'y suis pas.

L'incroyable, c'est que je n'ai jamais rêvé d'aucune vie, tout juste d'un bout, à peine un regard, un geste, une posture. J'aime me rappeler les hommes qui m'ont peut-être fait rêver, d'un rêve qui est un récit tout entier, à inventer des manières d'être deux, à hésiter sur les paroles, à passer à côté de ce qui se passait réellement.

Quand je prononce au-dedans de moi cette phrase née du hasard et sans doute, à l'époque, du désir d'être plus qu'un, de me plonger dans des draps froissés et dans tes mains vivantes, quand je la prononce encore, tout me revient fébrile et intense, des images, des scènes passées et alors c'est peut-être ma vie que je rêve et revis. C'est de la magie sans trop d'effort, pas besoin des nuits de Sabbat, ni de rien d'autre que des idées et le goût de la peau d'un homme, pour de vrai ou pour de faux. Je reconstruis le lien de mon existence. Je revois les moments qui précèdent une étreinte et d'autres, je me reconnais en train de me maquiller, à me demander pour qui je me maquille, pour qui et qui, ce que je fais là, à n'être qu'une et bancale. Je me disais A la place de qui tu es, et puis A l'intention de qui tu vis. Et je ne savais pas tout à fait quoi répondre. J'imaginai un pronom dans la pièce à côté, attendant son tour pour aller dans la salle de bain. Et qui aurait souri en me voyant sortir, et qui m'aurait dit Tu es belle comme ça, ou Ça te va bien, qui t'embrasse en passant et te fait sentir une intention en vue de laquelle tu vis et rêves et changes les draps quand ça ne peut plus durer.

J'entrevois aujourd'hui ce pronom qui est là, et je me sens moins bancale. Quand je le regarde, je me dis que ma phrase est caduque parce que mes mains ne sont plus occupées à serrer les draps vides, voilà. Et le soir me revient parfois la

ritournelle, plus douce, qui me fait penser à ceux qui m'ont connue, et je crois même qu'alors je pense à Dieu qui est un et tout seul dans son grand lit désert et qui rêve à toutes nos vies, les unes en même temps que les autres, et il doit avoir un peu froid. Il ne dit jamais Ta vie je la vis en te serrant contre mon corps immense. Dieu ne peut pas ne pas, mais c'est pourtant ce qui arrive quand on ne sait pas ce que c'est que d'être à moitié soi-même. Mon petit vers me rappelle les minutes au cours desquelles je me sens incomplète, où je me recroqueville dans un coin que je sais n'être qu'à moi, mais humide et pas assez venteux. Mon petit vers me tourmente avec effronterie et délices. J'égrène les noms de ma liste secrète. Je ne me rappelle pas avoir pris plus de plaisir à ma vie qu'à écouter la mélodie intime et inutile de ces pronoms faits hommes.

Il arrive que je te croise dans la ville, toi qui fis naître sans le vouloir mon verbe d'identité. Je suis attachée à cette phrase comme le marin quand il revient voir Pénélope après s'être mille et mille fois perdu. Là je te crois, en vérité, tout me submerge de nouveau, mais je sais que ce n'est pas toi, c'est la phrase et mes pensées. Je n'ai aucune envie de savoir ce que tu deviens, dans la vraie vie réelle. Nous buvons une ou deux bières et nous fumons des cigarettes, et qu'il s'agisse de n'importe quelle variation de mes hommes, l'essentiel est de se regarder. Alors nous nous regardons ; il eut peut-être fallu qu'un jour, au lieu de cela, nous nous redonnions, un peu de qui nous avons été, pour imaginer qui nous serons, et dans trente ans, quarante cinquante, encore fumer des cigarettes et se projeter en dehors de cette phrase morte. C'est toujours le même bonheur de se rencontrer, en réitérant l'inconnu.

Je pouvais te dire Est-ce tu savais que je t'ai rêvé, mille et mille fois, croyant, entre mes draps vides, t'embrasser si fort que je t'ai étouffé, j'ai étouffé ce que tu étais en réalité et je m'en fiche. Mais je ne l'ai pas dit parce que tu le savais déjà. Tu m'as dit Tu es la personne qui me connaît le mieux, et ça ne m'a pas vraiment étonnée parce que quand on a rêvé quelqu'un pour les siècles des

siècles, au fond, on commence sûrement à le connaître un peu pour de vrai. J'ai dit Tout ce qu'on aurait pu vivre. Après, on a cessé de parler et on a allumé chacun une cigarette et dans ma tête repassait en boucle la phrase insidieuse. Et encore après, il ne s'est plus rien passé. Pour rire, j'ai dit Quand est-ce qu'on se marie, et on a ri tous les deux. On savait parfaitement que ce sont des phrases du récit et c'était bien comme ça.

Je n'ai jamais rêvé de ta vie. J'ai rêvé ma vie avec toi, et puis je n'ai plus rêvé du tout, parce que c'était glacé à l'intérieur de moi et ensuite ça a été rempli avec d'autres vies, et maintenant c'est lui et je rêve que ça se poursuit encore, entre mes mains, ses mains et la ville que nous habitons comme un vaste lit. Notre lit de joie, un bordel que nous entretenons autant que possible. J'invente des sommeils collectifs. C'est la ville qui souffle un peu et moi qui peux rêver en faisant danser le pronom à n'importe quelle heure. J'imagine un monde où les gens ronflent si fort qu'ils couvrent le bruit des voitures mais pas celui du vent et quand ils se réveillent, les yeux tout brumeux, il y a une longue pluie de café qui se faufile dans les rues et partout des draps froissés abandonnés, qui ne sont plus blancs mais gorgés de la pluie drue. Je dis Tu as vu, c'est comme l'origine du monde, et là tu embrasses mes paupières et tu me demandes si j'ai bien dormi. Je dis J'ai rêvé que je dormais et tout le monde dormait. Tu souris. Tu as préparé du café, ce qu'il faut pour deux ou trois et tu dis Si tu as rêvé que tu dormais, tu as rêvé ce que tu vivais. On en a conclu que c'était tant mieux, mille et mille fois tant mieux comme ça. Tu m'as prêté ton couteau, on s'est fait des tartines et j'ai trempé les miennes dans la tasse.

Toutes les fois que j'ai pensé à cette phrase, j'ai eu comme l'impression de devenir, et ça me plaisait. Je sentais ce que j'étais et ce que j'avais été se couvrir en moi à nouveau. Il semblerait presque que le pronom ne serve qu'au nombre de pieds, et c'est bien de cela qu'il s'agit parce que mon petit vers, peut-être avec incroyable, me rattrape quand je m'oublie. Il dit qu'il y a des draps, et des

mains, et un sol qui est mon corps tout entier et que c'est important de s'aventurer loin de soi avec quelque chose de ce qu'on était avant et aussi, tout au fond, que c'est toi qui importes, toi toi et toi, et toi, mes petites variations sur le mode de la litanie. Maintenant je peux rêver que je meurs et me confonds avec les arabesques du pronom.

## 1.2. DE LA SUPPRESSION D'UN GROS PAQUET.

Trop souvent, presque toujours, je veux dire quand ça ne marche pas, c'est parce qu'on fait semblant d'être tout à fait sûr, et surtout sûr que tu as tout à fait tort. Comme si tu n'avais pas une once de bon sens, un petit peu, un brin, une larme. On dit Mais c'est complètement faux de penser ça, et on oublie jusqu'à ton existence même. Il n'y a rien à en tirer.

C'est quelque chose comme l'omniscience absolue pour soi, et ton néant. On ne peut même pas te parler.

L'homme qui se trouve de l'autre côté est une ineptie. On se demande comment il peut oser même, dire et faire et être et se montrer ainsi. On pense cette chose informe à la manière d'un gros paquet sans aucune subtilité, qui n'a ni partie ni détail, et qui ne possède pas même la moitié de la valeur d'une clé à molette parce qu'au moins, une clé à molette, ça sert à quelque chose. Toi tu ne sers à rien qu'à m'encombrer, et d'un coup d'œil qui s'écarte de toi, je te supprime de mon monde.

N'importe qui peut reconnaître assez facilement que ça n'est pas là très juste de fonctionner de cette manière. Je veux dire, je sais que cela se passe, qu'il arrive de prendre quelqu'un pour une grossière erreur, et donc de ne pas le prendre du tout, c'est un fait. Nous sommes suffisamment incorrects pour vouloir supprimer sans considération, ta personne. Soit. Par euphémisme, je dirais que cela me déplaît fort, parce que ça ne *devrait* pas être le fait retenu. On ne doit pas choisir dans ce qui est.

Je veux dire aussi On ne peut pas décider soi-même ce qui appartient à la réalité toute entière, parce que la réalité est première, et si nous nous acharnons à sélectionner ses objets, nous finirons par ne rien accepter du tout. Qu'est-ce que nous voulons, à la fin ? Peut-être bien nous convaincre que nous portons en nous seuls, chacun, sans rien partager, la vérité vraie et la pure réalité qui est nôtre.

Eh quoi, je ne possède pas le monde. Il faut répéter La rue sous nos pas est première, et l'homme qui se trouve de l'autre côté, malgré tout, se trouve quelque part avec nous. Soit nous élargissons les frontières de notre propriété, soit nous nous considérons comme des propriétés du monde, qui ont en commun de signifier chacune quelque chose d'audible, de compréhensible, d'irréductiblement là.

D'où, ajoutons que : la clé à molette a ceci de différente vis-à-vis de toi, qu'elle représente une et une seule utilisation majeure. Elle est une chose précise et presque définie et définissable à partir de la fonction en vue de laquelle nous l'avons inventée et produite. Nous ne nous sommes pas inventés ni produits nous-mêmes pour satisfaire une seule fin. Par voie de conséquence, nous avons droit à certaines subtilités, plus clairement, à davantage de détails que le cas-molette. En d'autres termes, nous avons des choses à dire, ou encore, nous sommes *plusieurs* choses à dire.

On doit penser que tu penses, parce que c'est un fait tout court. Sans quoi, c'est cela qui est complètement faux, et l'histoire se renverse.

Je tends à me persuader qu'en toute situation, il s'agit de chercher le brin, la larme et l'once. La vertu de ces minuscules est grande parce qu'elle empêche la suppression, et la condamnation de ta personne, et on ne peut plus faire semblant d'être dieu, et toi rien. Le néant n'a pas de partie. Il faut défendre ses molécules, la possibilité d'être divisé. Je veux dire Ici je suis, et là aussi, et là et encore, pourquoi pas jusqu'à l'infini puisqu'on peut toujours diviser tout segment de moitié et ça rend la pomme difficilement accessible à la flèche, même si en réalité, aucun souci, c'est un fait.

L'homme qui se trouve quelque part, je dois m'approcher de lui à petits pas, car ce n'est pas une vie que de rester coincer dans le cercle de soi-même, à faire le tour du propriétaire une lame à la main, et pas une larme. Moi je ne vois pas les

frontières de mon terrain et je veux bien céder une part à qui désire la cultiver. Bien sûr, si ça ne me plaît pas, il faut que nous nous entendions sur le terrain, sans renverser l'histoire.

Je découpe le gros paquet. Et puis je dis Il se peut que je n'aie pas tout à fait raison. Evidemment. Où est ton once, pas tes ronces. Où sont les clés, voilà, un truc comme ça. Nous dysfonctionnons parce que nous nous sommes enfermés chacun dans notre monde, croyant que c'est le seul. Il faut faire varier les discours.

**INTERMEDE 0.1.**

Il s'agit d'y croire pour le voir.

## 2.2. L'AMANT CONCEPTUEL.

Je suis amoureuse du monde. Elle dit cela, et quand elle le dit, il y a toujours des gens pour en rire. A n'importe quelle heure, elle peut dire Je suis amoureuse du monde. Quelqu'un se moque, dit que ça ne veut rien dire, Tu racontes n'importe quoi. Elle dit Je m'en fiche, C'est comme ça, et elle sourit, continue à faire ce qu'elle fait, ou bien rien.

C'est un sentiment qui vient de nulle part, elle ne sait pas pourquoi ni comment, mais c'est très fort. C'est au fond d'elle, et tout autour, c'est un amour qui l'embrasse en entier. D'où il surgit, c'est une sensation immémoriale, qui est pure, déraisonnable. Quelqu'un dit On ne peut pas être amoureux d'un concept, seulement d'une personne. Elle dit qu'elle pourrait être d'accord, mais que ce n'est pas le cas, ici. Elle regarde l'homme qui ne croit pas à ce qu'elle dit, se demande s'il est amoureux, lui, lui demande. Tu es amoureux, toi, de quelqu'un ? L'air un peu sûr. Il y a un long silence où elle semble entendre De quoi je me mêle. Puis il répond que cela, il l'ignore, c'est très flou ; mais que s'il était amoureux, ce serait d'une personne. Evidemment.

Elle pense qu'à force de croire des choses par principe, on augmente ce qui est impossible, et peut-être qu'on s'empêche de vivre, finalement. Il n'y a pas de raison de refuser cela, un amour pour le monde. Et puis c'est arrivé, de toute façon, ce n'est pas une manière de dire. Elle dit ce qui est. Elle se répète à l'infini, quelque chose comme Malgré tout, c'est possible, puisque c'est.

Ce qu'elle n'avoue pas toujours, ce sont les difficultés de cet amour. Prendre le monde pour amant est incertain, abrupte, et délicat. Dans le sang poussent des tourbillons, des déchirures, parfois cela coince. Elle dit Tu me tues, pourquoi, franchement, tu fais exprès de me faire douter. Il faut que je te justifie, tellement, ta nonchalance, tes insuffisances et puis ta démente, tes gestes qui crient. Elle dit Pourquoi je t'aime, cher monde, si tu t'acharnes comme ça à être

détestable. Et en dehors, elle se montre aussi sûre que le jour où on prononce des vœux. Allez monde, pour le meilleur et pour le pire. Ton meilleur et ton pire, pour toi, surtout pour tes possibilités de vie.

Quelqu'un dit Mais n'importe quoi, tu ne pourras jamais vivre avec lui, et toi tu penses que, encore, c'est déjà le cas, et puis tu souris. Tu exagères et tu dis, Jour et nuit, je fais l'amour avec le monde, c'est quelque chose. Un amant qui n'est pas plus mal qu'un autre, mais qui peut tout ; tu continues dans un murmure intérieur Et qui n'a pas de problème pratique. Je ne lave pas les chaussettes du monde.

En réalité, l'union charnelle avec mon amant, pourrait-elle expliquer, se fait sporadiquement. Elle passe par la peau des hommes que j'aime, que j'aime, et le creux de l'aîne qui s'étend. Là gît le monde, surgit, parce que tous les hommes, voyez-vous, sont des morceaux de ce monde, et lui tout entier. Le corps des hommes est un lieu accessible pour elle, grâce auquel elle réalise son sentiment. Elle dit Je pourrais être amoureuse de chaque homme, de tout homme, et de toute personne. Elle dit Je crois que j'aimerais bien aimer n'importe qui, et il y a toujours des gens pour en rire. Ça n'est pas très important.

Elle dit Une vie ne suffit pas, pour faire l'amour avec le monde, il y a trop de gens. Elle voudrait avoir le temps de les connaître tous, les aimer pour les connaître, parce que sur la peau tout est écrit. Il faut lire avec le bout des doigts. Mais évidemment, le monde est à côté de lui-même, et souvent il s'acharne à ne pas être aimable. Elle se dit Beaucoup de personnes sont décevantes.

Elle dit et elle ne dit pas tout ce qu'elle pense. Est-ce qu'elle garde son amour pour elle, à cause de ce que les gens croient et ne croient pas ce qu'elle sent. Il y a un peu de désespoir. Pourquoi tu me tues, franchement, elle demande, je ne comprends pas, ce n'est pas moi qui dis n'importe quoi, c'est toi qui n'as pas de sens. Le sentiment ne faiblit pas, il est complexe, peut-être comme celui de

Pénélope. Elle tisse et elle détisse son amour pour le monde. Elle croit et elle ne croit pas que ça vaut la peine, mais se croit obligée de croire. Elle se répète à l'infini, Tu vaudrais la peine, cher monde. Mon tout petit monde, à peine plus grand qu'une pomme. Amant de moi, ami de tous, mais si lâche. Tellement muet, énormément lâche. Elle dit Tu me fais de la peine, c'est mon sang qui se retourne.

Il y en a certains qui comprennent. Ça gonfle son amour, ça scintille, ça danse là-dedans. Elle remercie et elle sourit. Elle est, elle dit Je suis terriblement amoureuse, incroyablement, d'une manière tout à fait inconsiderée. Les gens ont perdu toute confiance envers mon amant. Et moi je suis là, j'essaie d'y croire pour mille, pour dix mille, mille milliards. On ne sait jamais, ça peut aider.

Peut-être qu'en vérité ses mots veulent dire J'aimerais bien être amoureuse du monde, mais je n'y arrive pas, pas encore complètement, je suis trop petite, et c'est trop grand, et parce que ce sont des choses trop détestables. Peut-être qu'elle désire ouvrir un passage, une timide et minuscule porte au-dessus de laquelle serait inscrite la phrase, lumineuse, Veuillez croire, puissiez-vous croire un instant, et pour les siècles des siècles, que le monde est amoureux du monde. Mais sans être narcissique, juste ce qu'il faut pour penser autrement. Tout est blanc. Il n'y a pas de soldat pour garder la porte, c'est une invitation. L'entrée est n'importe où, dans le dehors et le dedans, entre les gens.

Il s'agit de tremper ses lèvres dans l'étang – de tourner la poignée, vous voyez – et ensuite il y aura tout un tas de transformations. Evidemment, le monde ne va pas devenir le pays des merveilles, mais pourquoi pas, elle conçoit une métamorphose aussi inattendue. Elle dit Ça ne doit pas être mal, un monde merveilleux, ça changerait, et il y a toujours des gens pour en rire. Est-ce que les gens ouvriraient la porte, s'ils savaient que derrière se trouve un endroit de merveilles ? On ne peut même pas en être sûr.

Quoi qu'il en soit. Elle a pris le monde pour amant. C'est un sentiment exigeant, un concept obtus. Il faut pardonner les moments profondément désagréables, et puis non, parfois. Elle dit Non, tu ne peux pas faire cela, ni permettre ceci. Elle est en colère, triste, elle voudrait juste vivre l'amour. A certains moments, elle confesse les reproches, les regrets, les déceptions. Je t'en veux, elle lui dit, tu pourrais faire un effort pour être le meilleur de toi-même. Elle dit Tu fais n'importe quoi, tu m'énerves. Elle désire la peau des hommes qu'elle aime, qu'elle aime, et le creux de l'aîne qui s'étend. Après elle ne sait plus, elle aime uniquement. Elle tisse. Elle s'accroche aux merveilles, aux possibilités de métamorphoses. Toujours elle se sait amoureuse, mais parfois elle ne lui dit pas. Elle se force à être là, même si au fond d'elle et tout autour, c'est en mille morceaux. Elle se répète à l'infini Y croire, y croire, y croire avant que tout fuie et qu'il n'y ait plus que du sang. Les doux baisers du monde ont un goût amer. Ses bras tombent, puis empoignent la phrase, font brûler.

**(MODALITES).**

Et quand on pense au nombre de moments inutiles et perdus et encore superflus, nous avons froids dans le dos. On ne peut pas croire que tout moment a du sens – cela, est une illusion seulement réconfortante. Il y a des ratés.

Il faudrait pouvoir réduire les moments qui nous donnent la sensation que la contingence est néfaste – où on pense On aurait pu faire autre chose, et d'où il s'ensuit qu'on aurait *dû* faire autre chose. L'effroi nous glace.

A proportion, si le nombre de ces impressions est supérieur au nombre d'instantants dont la contingence semble rendue nécessaire, alors ça va mal.

Comme c'est étrange... L'idée que finalement nous cherchons à transformer le possible en impossible, en une figure qui ne pourrait pas ne pas, qui doit être telle qu'elle est, et dont la conclusion serait qu'il n'y a pas de hasard dans le fait que nous rapprochons la notion de sens, de celle de providence.

Comme c'est pervers...

### 1.3. LES COLLOÏDALES.

Voilà. Ça arrive quand même. Calculer le type d'action à envisager avec sérieux et circonspection. Sur la flèche de la chronologie, il y a un nœud. Le nœud se compose de la situation de départ, la situation initiale, qui est souvent la personne sur le point d'agir, et du problème. Le problème ressemble à quelque chose qui coince et qu'il faut décoincer pour que la flèche retrouve sa fluidité, et la personne, son mouvement. Dans le nœud se situent également – on l'oublie sans doute, à cause du problème qui est un point focal – des harmonies. Les choses qui vont et viennent avec douceur, sens et certitudes.

Lorsqu'il devient urgent de connaître, et d'effectuer, cette action que requiert le problème, fréquemment, tout s'embrouille. Tu ne sais plus ce qu'il faut faire, ni pourquoi le faire, et tu doutes à propos de tout, des moyens, de ton analyse de la situation, de l'ampleur, réelle ou feinte, du point focal. C'est comme un brouillard de confusions, d'anciennes croyances, de vagues motivations, comme un triste dimanche où il pleut et où il ne reste qu'à attendre que la vie renaisse d'elle-même. On ne sait plus rien, on pleure, on est en colère et tu t'en veux de n'être pas capable d'y voir clair, de n'être pas plus fort, et plus près de toi pour savoir naturellement comment il faut agir.

Nos vies sont des suites d'histoires imbriquées, des cycles de débuts qui ont une fin, de petites nouvelles dans lesquelles apparaissent parfois des nouveaux personnages, des aventures, des rebondissements, et des nœuds. Les éléments perturbateurs.

Peut-être que, pour mesurer la pertinence d'une prochaine décision, il serait bon de se raconter l'histoire du nœud. Tu imagines que tu es le protagoniste de cette affaire. Il était une fois, dans ce monde complexe partagé par beaucoup beaucoup d'hommes, quelqu'un qui est moi et qui avance sur des chemins bien obscurs. Ensuite, il faut sélectionner les faits d'origine qui ont un rapport avec le

problème central. C'est sans doute là un moment difficile, mais au regard de la question dont l'esprit doit s'occuper, certains aspects se détachent. Ce n'est pas grave si tu en dis trop ou pas assez ; tu peux ajouter quelques lignes ou en laisser de côté. Et puis l'écriture se resserre autour de ce qui pince la gorge. Et ainsi de suite, un vrai conte. Il y aura des phrases longues et délicieuses, rythmées à merveille, et des brouillons, des mots barrés, des à-peu-près, et des angoisses de la page blanche.

Tu dois admettre la nécessité des figures colloïdales, cette idée que nous nous perdons souvent, que ce n'est pas simple et que l'action dont on cherche la forme n'est pas unique. Quelqu'un parle de la morale du deuxième pas. Et il est évident qu'il y a toujours un deuxième pas, le deuxième pouvant être le premier d'un deuxième deuxième. Il faut seulement sortir de l'état d'inertie dans lequel on laisse la flèche décider à notre place.

Je préfère un mouvement subit à un mouvement subi.

Par ailleurs, je préfère l'approximation qui tente à l'affirmation qui clôt. Le proverbe selon lequel celui qui vole un œuf, vole un bœuf, n'est pas vrai. Il est toujours possible de changer de trajectoire, même dans l'action.

### 3.3. QUE CELUI QUI EST PENSE RESSEMBLE A CELUI QUI EST PENSE.

Nous avons su que cela se passerait mais savoir ce qui allait avoir lieu n'a pas empêché que ça soit plus beau que prévu. Ou plutôt nous voulions ce qui serait et pourtant il y avait un tas de choses que nous ne savions pas du tout. Par exemple l'idée que la réalité pût être à ce point convaincante.

Par moments j'ai douté que cela soit parce que ça n'était pas facile, c'était du silence et quelques phrases et beaucoup de silence et nos corps et quelque chose comme J'aimerais bien continuer encore à te regarder mais Je n'ai pas de prétexte et, Je n'en ai pas non plus. Ici elle n'était pas tant ultime, l'occasion, elle était une vaste période pendant laquelle il fallait improviser, improviser du nouveau et vraiment pas ordinaire et tu ne cherchais pas à passer à côté. C'est un peu idiot mais tes yeux étaient si bleus et tes mains si simplement calmes et tu étais allongé avec la tête tout près de moi, sans bruit. Dehors, nuages. Les rideaux désuets de ta chambre appartement.

Longtemps – il faut imaginer un long temps – où tu t'endormais presque, il n'y avait pas de paroles possibles, juste des minutes entières et infinies, irréductibles, à attendre pas grand-chose, comme le bon moment, cigarettes après cigarettes et peut-être même aucun combat intérieur, aucune volonté contradictoire, aucun de nous dérangés. Ma vie mentale me grattait qui me disait des choses tellement délicieuses et sur le point d'exister si je trouvais la manière et j'essayais d'interroger ma petite vie invisible, de la rassurer sans doute admettant que la vivre ne serait vraisemblablement pas si mal, puisque tu ne semblais pas éloigné de ton image. Celui qui est perçu ressemble à celui qui a été pensé.

Là je tendais à faire coïncider au mieux ce qui serait hors de ma tête et ce qui était dans ma tête. J'ai vécu ce que j'ai voulu. Je reprends – j'ai voulu ce que j'ai pu vivre. Y a-t-il plus miraculeux.

Il faut imaginer ce silence qui est une petite musique bientôt se finissant mais non, et tandis que je pousse un peu tes jambes je m'étends tout contre toi, comme ça – comme ça après une éternité et le risque que ça ne prenne pas, qu'il n'y ait rien, de rendre plat futile désespérant, hideux – enfin sentir dans mon dos ton corps, ta respiration, une chaleur et imaginer encore. Un silence long de mille siècles. Et puis deux phrases incertaines comme Tu as froid et As-tu de la place et puis un silence. Long. Encore. Et puis je me réchauffe contre toi et c'est tout tandis que dans ma vie mentale il y a une confusion assez informe. Des secondes d'hésitation, Est-ce qu'il ne sait plus, ça ne va pas fonctionner, Trois fois zut et ensuite, Si, il sait, il sait exactement et c'est cette manière-là, exactement, qu'il faut. Dehors, toujours, nuages, pluie vent. Nuit. Les rideaux désuets de ta chambre appartement. L'impensable plaisir de ce qui se réalisait.

Quand je me suis retournée pour poser mon visage en face de ton visage, quand j'ai vu tes yeux qui regardaient mes yeux et quand je me suis recroquevillée – mes genoux contre ta poitrine, mes orteils contre tes cuisses –, nous avons souri, il y avait encore de la musique, peut-être trop présente mais non et quand j'ai vu ça, comme ça, toi toi juste là devant moi avec, c'est un peu idiot, tes yeux si bleus même dans le noir, j'ai souri et arrêté de sourire et j'ai décidé qu'il fallait que mes doigts aillent deux minutes étudier ta joue, ta joue ton nez tes sourcils cheveux oreille ton œil tous, ils sont allés les visiter, mes yeux dans tes yeux et puis mes yeux partout le long des lignes de tes vêtements dessinés sur le mur blanc. Et puis après ma main s'est reposée. C'était si tendre.

Je ne savais plus ce qui allait arriver, je veux dire, pas vraiment parce que tu étais ce qui devait être mais jusqu'où. Je ne pensais qu'à te regarder encre pour conserver une image de toi, quelque part dans mon esprit qui se nourrit de ces détails-ci – ton visage, comme ça.

Tu as souri alors et arrêté de sourire et c'est fou, on ne pouvait pas plus se voir qu'à ce moment donné, et tu as dû décider que tes doigts iraient deux minutes

dans le vif de ma joue, l'intérieur de ma main et l'extérieur de ta main, tournant contre ma peau, mon front mes cheveux oreille nez et mes lèvres et c'est tout et alors. Il y avait heureusement quelques paroles d'une chanson en anglais, c'était à propos et ce genre de coïncidences un peu légères et puis j'ai approché mon visage approché mon visage approché mes visage, je ne savais pas que quelques centimètres, ça pouvait être aussi loin.

Ensuite c'est une histoire charmante où on s'embrasse pour l'éternité. Au moins un long temps. La musique s'est arrêtée et nous non. C'est comme si tu avais su quelle forme tu voulais donner à cela, comme si, incroyablement, tu avais désiré ce que je désire – éviter l'ordre normal des choses – ce qui en somme est prévisible et attendu et donc ici sans importance – permettre l'écho. Comme si, peut-être l'ignorant toi-même, tu cherchais à ne pas noircir ma vie mentale pour te trouver enfin sur mon chemin de pensée.

Plus tard tu diras du fait de base Non, ce n'est pas comme ça que nous fonctionnons, Ça, ce n'est pas nous, sans ajouter rien d'inutile au simple. Et puis quel nous en as-tu idée et quelle idée et celle-là même qui n'est pas encore en mots mais qui est suffisamment belle et souple et immatérielle pour vivre toute seule, juste quelque part un peu en suspension au dessus de nos deux existences.

#### 1.4. LE TAS D'INUTILITES.

Le tas d'inutilités il faut savoir qu'il existe réellement mais c'est tout, ça ne sert à rien de lui donner trop d'importance à tel point qu'on dit ensuite C'est toute la vie qui est inutile, A quoi bon, et le tas grossit grossit envahit toutes les minutes et toutes les maisons et dans la tête des hommes il n'y a qu'une vibration continue monotone très basse et le vide.

Par un moins un le balayage peut commencer, on enlève ce qui n'a pas lieu d'être, pas besoin, on ôte on écarte on se déleste en sachant que bien sûr il y en a partout encore et pas facile d'en faire le tour c'est énorme des milliers et milliers moins un c'est pas grand-chose et on ignore jusqu'où on peut aller et surtout sur quoi on va tomber une fois qu'un certain nombre de choses a déjà été jugé obsolète dérisoire indécentes ces manières et les mots qui ne servent à rien pour sauver ceux qui sont bien quelque chose.

C'est terriblement long d'abandonner pour trouver du nouveau ou même pas juste ce qui tient la route en dehors du tas, une sorte de nettoyage infini des intérieurs des rues des structures des endroits des pensées à la fin duquel on est censé mieux respirer mais on est épuisé.

De l'autre côté du tas il y a des noyaux mais quand ils sont devenus trop secs plus rien ne pousse et sinon on ne sait pas quoi en faire, les impondérables de l'existence grâce auxquels on peut imaginer qu'il faut croire je veux dire qu'on peut y croire, c'est ça, soyons attentifs, on peut vivre à côté du tas d'inutilités, dans la petite pomme juteuse.

Dans le conte la pomme est empoisonnée et dans le Livre elle entraîne tout le monde dans la chute des siècles mais dans mon histoire c'est juste un noyau parmi d'autres qui a réussi à pousser et évidemment qui va pourrir flétrir qui va un peu et se détruire, et avant tout ça en y pensant ça marche plutôt tout seul.

On en est venus à s'obliger à produire des pommes qui n'ont pas le temps d'être mangées avant d'être jetées et comme tout ça va très très vite et excessivement, ça devient complètement absurde parce que dans notre monde la princesse en a plein le placard en conserves compotes et confitures et de toute façon le grand magasin n'est pas loin, et c'est ainsi qu'elle refuse poliment en disant que Non merci j'en ai suffisamment et même trop.

Nous procédons à l'accumulation tout à fait inconséquente de matières et sans prévoir pourrissions nous-mêmes au milieu de l'usure naturelle des choses et nous procédons à l'accumulation de théories et de mots et sans prévoir oublions peu à peu de quoi nous voulons vraiment parler et ce qu'il faut dire et taire et rien que dans la manière pour être honnête est-ce qu'on ne pourrait pas arrêter d'enfler et de se sentir incommensurablement plus hauts que trois pommes, alors qu'il est clair que non.

Voyons voir nous sommes nus comme des vers et peut-être c'est un peu dégoûtant la peau et sous la peau les os les muscles du rouge et visqueux avec des morceaux et il y fait tout noir (pas de soleil pour les cellules qui sont au fond) alors nous décidons de nous couvrir entourer cacher – enterrer autant que le ver s'enfonce dans la chair et plus il dévore plus le fruit pourrit et même s'il ne peut pas tout avaler, la totalité du fruit est attaquée et le ver s'en va faire son trou dans une autre pomme et parfois même il pond ses larves dans le noyau.

Le tas d'inutilités n'est pas seulement vaste et grandissant parce qu'il est en plus comment dire diffus vous voyez pernicieux, il n'est pas là passif à attendre que chacun vive sa vie plus ou moins avec lui, il est impérialiste et quelque chose comme un principe à partir duquel tout est expliqué et avec lequel tout est mesuré et à qui on pense rien ne résiste. Il y a des inutilités qui reposent sur d'autres inutilités ou bien des noyaux qui nécessitent le tas pour se rêver noyaux et à la fin tout est si bien imbriqué qu'on ne peut plus continuer à soustraire à

trier selon deux colonnes strictement séparées par une ligne droite toute noire infranchissable.

Ça se pourrait que la pomme ait besoin du ver je veux dire sur le plan du cycle de la nature pour qui ça marche plutôt tout seul, et c'est pourquoi la question n'est plus celle du bien et du mal parce que le second est polymorphe et pas même comme une hydre parce qu'elle a encore des têtes bien délimitées à couper alors que notre petit mal à nous, non, juste des choses absurdes, des tas de trop en trop, et quelque part là dedans, forcément, du mieux.

Le tas d'inutilités il ne faut pas se méprendre à son sujet pour en conclure que ce qu'on doit mettre en conserves ce sont les choses qui servent évidemment que non puisque ce serait un infâme contresens, le tas c'est ce qui nous encombre et par là nous fait enfler comme des bœufs même si je n'ai rien contre les bœufs c'est pour dire qu'on est des abrutis littéralement.

C'est insensé. Il faut faire mieux que ça vous voyez reprendre tout à zéro et procéder à l'addition CORRECTEMENT à la mise en commun, je le dis, des ponctuations vivantes et ça n'est pas du tout ce que nous faisons parce que nous nous acharnons à hanter étrangement le reflet de nos insuffisances, c'est exactement la façon dont nous avons tort : combler nos insuffisances jusqu'à pouvoir dire Non merci, j'en ai suffisamment et même trop, je ne sais plus où me mettre tellement je déborde et je me reconnais partout autour de moi je me retrouve dans les flux, mon placard est à l'image de moi-même comme mon intérieur et je ne crois pas me tromper en disant que Je fais le monde à mon image – il faut de tout – et c'est pour ça qu'on tourne en rond en justifiant ce qui existe par la nature de l'homme (?) et l'homme par les mécanismes antédiluviens des systèmes de société (??).

Moi je suis perdue surtout parce que c'est trop grand et qu'on essaie de réduire ça à des quantités humainement acceptables et que le processus de réduction

devient sophistication inutile et alors j'ai l'impression qu'on ne m'a jamais présenté le début du fil et j'ai envie d'écrire partout sur les murs et sur les gens Ça va, C'est assez maintenant. Il doit bien y avoir une limite physique au tas qui croît.

Ensuite on pourrait dormir un peu tous en même temps, ensuite se réveiller et se mettre à chercher les pommes juteuses au lieu des fruits pourris et dire Une plus une plus une et s'asseoir sur un banc où il y aurait autant de gens que de pommes – autant de vers aussi, et je crois pas qu'on s'ennuierait parce qu'il y a suffisamment à faire au moins avant qu'on s'ennuie et du coup après on ne s'ennuierait plus au milieu du tas qui nous laisse pourtant indifférents.

**(UN JOUR LA REJOINDRA).**

Si tu traces un segment entre toi et un autre, qu'est-ce que cela donne ; quelle mesure quel équilibre quel axe, quelle symétrie du monde par rapport à la ligne ; si le rapport est proportionnel ou dit harmonieux ou s'il demande une certaine cohérence plus intérieure mentale plus patiente ; si tu traces ce segment une fois tu ne finis plus de le voir et non seulement de le voir mais de le penser, et si tu traces ensuite la droite de ce segment celle qui continue à l'infini dans le monde encore une fois quelle symétrie quelle mesure et quelle parallèle à cette droite un jour la rejoindra ; si tu traces cette droite une fois tu ne finis pas d'en découvrer avec le monde ; toi et l'autre et le monde ensemble sur une seule droite croisant les milliards de droites et encore celles qui ont été tracées celles qui seront tracées celles qui sont toujours possibles ; le dessin du monde avec toi est complexe et infini ; cela seul est solide et te maintient dans l'existence et cela seul, permet le sens.

### 2.3. WE NEED LOVE.

Vers 3h30 du matin, quelque part dans une ville grande comme un million d'habitants et plus avec les alentours, quelque part dans une des maisons dans une chambre et dans un lit, il y a une jeune fille, vous voyez, c'est la nuit noire, les rideaux sont tirés, personne n'entend ce que je vais dire, dire sans le savoir au milieu de la grande ville, la jeune fille c'est moi et je m'apprête à dire sans doute la phrase la plus importante qui soit, comme ça, en plein sommeil dans le nuit noire je dis Nous avons besoin d'amour. Je suis en train de rêver et je ne peux plus dire, de quoi ou qui, je rêve et mon corps est inerte sous le drap, je sens que j'ai parlé mais je dors là, à ce moment qui aurait pu arriver n'importe quand mais qui est arrivé ici, dans cette ville maison chambre, dans ce lit qui aurait pu être n'importe quelle ville et maison et chambre, et absolument n'importe quel lit et sous n'importe quel drap, la tête dans l'oreiller, et soudain, c'est-à-dire tout à fait franchement sans rapport particulier avec avant, à remonter la chaîne jusqu'à n'importe quel événement, à remonter la chaîne jusqu'au bout, et même une quelconque chaîne qui est la vie d'une quelconque personne, parce que ç'aurait pu être vraiment n'importe qui, un autre, quelqu'un qui dort quelque part à un moment quelconque, soudain, pourtant, Nous avons besoin d'amour est lancé dans les airs et alors je ne suis pas sûre en ce qui concerne cette phrase, que quelque chose d'autre pût être dit, peut-être eût-il fallu, cela à l'improviste, au petit bonheur et seulement dans les oreilles de la nuit noire, cachée enveloppée dans les rideaux et tout doucement posée en creux sous l'édredon, un corps qui ne bouge pas et dont s'ouvrent les lèvres pour les sons, finalement assez distincts malgré le sommeil au grand complet, et c'est ainsi que les lettres, bien organisées et prononcées par le corps qui dort (à moitié) dans un ordre qui n'est pas n'importe quel ordre, ont abouti au temps t, dans un espace e, à l'idée selon laquelle, si nous comprenons correctement la signification des mots, nous humains tous autant que nous sommes, et peut-être même toutes les autres choses, le monde en entier avec les pierres et les bêtes et les arbres,

vous voyez à peu près tout, nous aurions en réalité un besoin fondamental, commun, éternel, terriblement insatiable d'amour. C'est tombé dans l'oreille de la ville qui me l'a répété à l'aube. J'ai retrouvé ma conscience et ma mobilité, ma faim ma soif et ma voix volontaire et retrouvé par là le souvenir d'un son au milieu du sommeil noir, ouvert les rideaux et aperçu la ville, les terrasses les fenêtres et les balcons, et je me suis demandée ce que j'avais bien pu dire, retenant le souvenir du son, comme ça à l'abri de la foule ce qu'était ce son, ce que furent ces sons tout au fond des draps qui étaient froissés comme remplis des plis de mes rêves, mais ma tête encore brumeuse, vous pensez bien, ne pouvait pas vraiment me dire ce qui avait eu lieu, pas comme si déjà réveillée et remise d'aplomb pour tout un long jour, la tête de d'habitude avec sa capacité à être plus ou moins au courant de ses états d'âme, c'était à l'aube des sensations de deux lèvres qui se décollent et s'entrouvrent, sur quoi, de la langue frôlant mes dents, le palais, et mes lèvres, je ne sais plus dans quel sens, et ensuite j'ai compris, j'ai refait le chemin et avec un haussement de sourcils, je me suis arrêtée et j'ai répété la phrase et je n'y ai pas cru, et j'ai répété la phrase et j'y ai cru parce que c'était exactement ça que j'avais dit au milieu de la nuit, sans le vouloir exactement ces sons, et surtout sans adresse, en un éclair je l'avais dit et au petit matin ça m'a paru très vrai. J'ai donc résumé la situation et sans doute mes mains étaient ouvertes et mes doigts en étoile, les paumes vers le plafond, et dans la chambre n'importe où mes bras ont marqué le coup, vous savez, quand il vous en tombe, et je me suis dit que j'avais dit sans le dire à personne aucunement qu'à moi-même et encore que nous avons besoin d'amour mais pourquoi je l'avais dit, vraiment, à voix haute, je ne sais pas. Je n'ai pas pu lire dans les draps les lettres et les mots et la phrase en creux, j'étais là n'importe comment dans cette chambre avec mes mains et mes yeux qui comprenaient alors, dans un sursaut, les mots de la nuit. Ainsi c'est arrivé et c'était fou comme c'était vrai. Et si jamais par hasard ça vous a pris aussi, vous voyez la tempête, et vous immobile au milieu de nulle part planté avec la sensation précise d'être en

plein dans une évidence furieusement simple, qui vous explique tellement de choses, et juste comme si un seul haussement de sourcils pouvait susciter une incroyable compréhension du monde, sans être vu de personne.

Voici ce que dit la phrase, nous voulons être aimés et être capables d'aimer, et en avoir la possibilité. Et elle dit que lorsque nous ne sommes pas aimés, nous souffrons, et quand nous n'aimons pas, nous souffrons, et quand nous n'avons pas la possibilité d'aimer, nous avons la possibilité de souffrir, et quand nous souffrons, nous faisons souffrir et nous donnons la possibilité de souffrir. Quand nous souffrons, nous sommes capables de faire souffrir, et quand nous sommes aimés, nous sommes capables d'aimer. Et quand nous n'avons pas la possibilité d'aimer, c'est parce que nous n'avons que la possibilité de souffrir. Elle dit que nous souffrons et faisons souffrir par manque d'amour et de possibilités d'aimer. Notre besoin d'amour est infini et c'est le besoin d'être consolés rapiécés, et le besoin d'être en vie. Nous voulons l'autre et son attention et son soin et *vice versa*. La phrase dit Sans amour, sans vie. Et jamais la déchirure, la douleur, la tragédie de l'absence, les larmes et les cris.

J'y ai pensé longtemps dans la journée qui continuait d'avancer et après je n'y ai plus pensé parce qu'il faut bien de temps en temps penser à d'autres choses, des choses pratiques au sujet de tout et de rien et de ce qu'on va manger et si on doit faire une lessive et où j'ai mis les clés, vous voyez, *et cætera* et la phrase je l'ai rangée dans un coin de ma tête, elle était là à l'abri, et à un moment donné elle est revenue et c'était cette intuition puissante de tenir quelque chose qui ressemblait à une lumière, de me tenir moi dans une ville aussi grande que le monde et avec des terrasses et des balcons et d'avoir été comme traversée par une idée jolie pure et très très élémentaire vous me direz, alors que les bras m'en étaient tombés et qu'ensuite j'ai passé la journée à des occupations diverses qui m'ont caché la phrase un peu, et me l'ont rendu en l'état, parmi les autres idées qui ne ressemblaient en rien à celle-ci, qui faisait de la lumière tout

autour. Progressivement les sons ont résonné dans le fil de mes autres pensées et j'ai essayé de me rappeler le rêve qui avait motivé la venue de la phrase mais c'était impossible de savoir, je n'avais plus que moi-même et les sensations et la journée qui passait, et j'ai regardé la journée avec ces yeux-là et tout était changé sans que rien cependant ne soit tout à fait différent, la même chose avait lieu, la même chose, sous mes yeux, les mêmes gens dans les mêmes attitudes, les mêmes rues où défilaient les mêmes façades et derrière les fenêtres les mêmes vies, juste, en plus, de la lumière qui inondait, pas de façon réelle, mais avec une intensité telle, je me suis dit Ces gens ont besoin d'amour, cette ville et toutes nos villes, tous les bouts de nos doigts et tout le monde, en demandent.

**(TRALALA).**

« Tes histoires de tralalove cœur cœur, c'est un peu pompeux c'est un peu vieux jeu c'est un peu naïf, c'est de l'humain sans la société, sans les choses de la vraie vie, tu sais ça, la vraie vie qui a des mots comme impôts, prix du caddie, séries télé, jogging baskets CV, Wii, offres promotionnelles, aussi, charges patronales, tourisme sexuel, commissions parlementaires, Grenelle de l'environnement, téléchargement illégal sur Internet, et puis luttes sociales, chômage, précarité, classes défavorisées, CGT, Sud, scandales financiers, dommages collatéraux, cotisations, trou de la Sécu, endettements et crédits, enfin, bien sûr, crise récession et parachutes dorés... et toi tu dis Nous avons besoin d'amour.

Hmmf. »

### 1.5. LE DRAME DE LA COMMODITE.

Tu me demandes Pourquoi est-ce qu'on ne rêve pas, et c'est une question où nous ne sommes pas On, ni toi ni moi, qui rêvons. Tu me le demandes vraiment, parce que tu ne sais pas et aussi parce que tu veux savoir A mon avis, pourquoi les gens refusent de rêver, de se laisser aller à rêver et même refusent les rêves des autres. Par incroyable, tu demandes vraiment. Moi je bafouille des réponses spontanées, qui ne sont pas fausses mais pas tout à fait vraies, qui sont des mots auxquels je crois, mais je sais que si tu m'avais demandé Pourquoi est-ce qu'on rêve, j'aurais peut-être été davantage assurée. Ma parole là-dessus, je l'ai déjà formulée, même si ça ne veut pas dire qu'elle est plus juste, j'ai eu plus de temps pour y réfléchir à nouveau. J'aurais dit Parce que ce que je connais de la réalité ne me suffit pas. J'aurais pu ajouter Parce que ça ne fait pas de mal de rêver, et moins mal que de vivre sans doute.

Dans le cas contraire, il y a la peur, la peur d'être déçu avant même d'y avoir cru ou d'avoir essayé, la peur de devoir y renoncer un jour, tôt ou tard, parce qu'il y a ce réalisme forcené, atroce et pétrifiant, ce réalisme commode de l'acceptation, le fait de se soumettre à ce qui est, plutôt que de devoir prendre ses responsabilités, le fait de rester là où on est, sans quoi on pourrait perdre le peu qu'on a. Il y a l'angoisse de l'infini, du désir infini, du vouloir infini, du geste qui annule ce qu'on nous fait avaler et qui nous projette d'un bond sauvage dans tous les possibles. Le rêve dessine une réalité débridée, débordée, désarticulée, immense, complètement impensable. On refuse de perdre et d'être perdu et d'être ce petit point devant qui, ni contraintes ni exigences ni effectivité encombrante, pas de fait à prendre en compte, rien que toi et tes images mentales, ta vie imaginée, la représentation intuitive de ce à quoi tu aspirés dans l'absolu.

D'un côté, la restriction a priori, et de l'autre côté, l'aménagement de l'idée, seulement après l'idée. C'est le droit à l'absolu, au pur élan de l'être qui fait de

ce qui existe, un accident. Mettre ce qu'on voudrait avant ce qu'il faudrait, et je ne dis pas Avant ce qu'on peut, parce qu'on peut beaucoup, même en réalité. Après, il y a toujours le privilège du confort, ce qui est pratique et moins fatigant, la servitude volontaire, pour pouvoir se plaindre sans être impliqué et continuer à bénéficier longtemps du centième de centième de ce dont il serait pourtant nécessaire de jouir. Je ne sais pas pourquoi, vraiment, on choisit de se résigner et même d'assumer, dans notre propre discours, des choses qu'on ne souhaiterait jamais dans l'idéal, au lieu de parler simplement, de l'idéal.

Tu as déclenché ma série de mots. Ici j'imagine tout ce que j'aurais pu te dire, mais en réalité, ça ne s'est pas tout à fait passé comme ça. Nous avons échangé à ce sujet et sur d'autres, beaucoup d'autres, et manifestement, parce que le temps avance, le temps rendait la pensée insuffisante. Celui de l'écriture permet de rattraper la réalité et je me demande si ce ne serait pas également le rôle de celui du rêve, ou un des rôles. Revoir la vie réelle, la remettre à sa modeste place, et surtout les cases toutes étriquées étroites dans laquelle on la veut cantonner. Tout explose là-bas, nous sommes hors d'atteinte. Nous sommes, avant que d'avoir à être quelque chose, ceci de bien imbriqués, bien pris, pas à l'aise dans le sillon.

Autrement, ceux qui ne rêvent pas sont si profondément en osmose avec ce qu'ils vivent qu'ils n'ont aucun besoin d'un deuxième monde. Dans ce cas, ce sont des sages, ou des menteurs. Les premiers sont admirables et fascinants, les seconds sont passés maîtres dans l'art de la double pensée, et ils souffrent, le soir tout au fond de leur chambre, en rêvant en douce, à moitié, dans la culpabilité de leur infidélité au réalisme autoritaire, et de leur impuissance lâche. Est-ce que tu crois qu'ils savent encore, je te demande, rêver d'absolu ; et pourquoi ils ne se mettraient pas enfin, à l'avouer tout haut.

### 3.4. LE RAVISSEMENT.

Tu es si beau, je te vois et je me dis mille et mille fois et plus encore à l'infini Tu es si beau, Tu es si beau, mais vraiment, Tu es vraiment beau, Tellement, et ça tourne comme ça en cascades, en boucles, en chaîne, les mêmes petits points que j'égrène, à la volée, ça ne peut plus s'arrêter, juste cela, rien que ces trois ou quatre mots, sans effet.

A quoi je pense, et pourquoi cela, je ne sais pas, à rien, simplement je te regarde et ça me plaît énormément, te voir, pouvoir te voir et me dire Il est si beau, comme une évidence, je ne peux rien ajouter, c'est absurde. Ce sont pourtant ces moments où on croit que le monde est bien fait, et si tu es le monde, alors rien que pour ça, vivre c'est un miracle. Il n'y a pas besoin de traduire, ce que cela veut dire de plus, rien rien rien du tout.

Est-ce que cela veut dire Il existe des gens qui n'existent que pour être beaux, mais je sais que ça n'est pas juste, parce qu'ils ont peut-être envie d'être autre chose, d'autres choses, et aussi je sais qu'ils sont plus que cela, mais le reste ne m'importe pas, vu que pour moi Tu es si beau, ici, ça me suffit et si je cherche plus loin, rien ne va plus. Je te vois pour te regarder et peu important tes mots, ce que tu penses ce que tu veux, franchement cela, je ne le regarde pas, je passe au-dessus, de toute façon je n'entends pas parce que dans ma tête ça tourne en ronds, les trois ou quatre petits sons.

C'est complètement absurde, on se dit, ça ne me ressemble pas et j'avoue que je ne dis pas tout, parce qu'évidemment il faut un fond d'accords sur le fond, sans doute, pour que dure la phrase, pour la répétition. Mais le fond est facile et suffisamment souple, et alors il n'y a plus que deux grands yeux qui te regardent en douce et l'esprit qui ne pense pas très violemment, qui est tout occupé à ne pas s'occuper, rien que de toi au-delà de toi, la pure présence de ta belle image quelque part près de moi.

Je serai capable de te dire Tu es si beau, et dire Le reste, je m'en fiche, et rien que Ça me plaît de te voir, mais j'ai comme l'impression qu'il faut faire semblant de donner un autre sens parce que celui-là, cette absence de raison véritable, ne peut pas soutenir la réalité. Il faut rendre la vue nécessaire, prêter de la valeur à la conversation, sinon le miracle va se ternir et je ne pourrais plus connaître l'occasion de fréquenter ton image. Alors je parle je réponds je fais ce qui doit être fait pour nourrir l'illusion et permettre à ma petite phrase de m'enchanter.

Je crée les conditions de la répétition, de mon émerveillement grammatical. La petite phrase me ravit, et même si je sais que je peux m'en passer, quand tu n'es pas là, elle est juste excessivement délicieuse dans ces moments où tu es quelque part près de moi. Ta pure présence, ma gourmandise, et puis l'abri contre l'immonde. Le besoin que tu sois si beau, pour me remémorer mon amour du monde, quelque chose comme ça, qui n'est pas vraiment toi mais qui me dit cela. L'indice, et cependant ultime argument de vie.

Tu es ma plus absurde et en même temps la plus puissante démonstration du devoir et de la volonté de continuer, continuer à être à désirer à penser à croire à agir à danser, à habiter le monde. Du simple là que tu es.

(Désolée de ce qu'il n'y a pas de comparaison tenable avec les belles actions, les justes causes, les intentions brillantes. Pas convaincue. Vive la syntaxe légère et douce de quatre fois rien. Si, pour que cela soit, il faut que tu sois, et dans le mirage d'une réalité ordinaire, alors je persévère et préserve le faire semblant. Tu es si beau demande, appelle, et dépend presque de ces arabesques.)

Peut-être qu'en vérité, moins je te vois, plus je doute de la valeur et de la pertinence de la vie. Plus la phrase se tarit, plus lente est la répétition, moins j'ai de force, cette force tendre qui me fait vouloir sauver l'homme. Rien que ça. Tu évites sans le savoir à ma pensée de devenir dramatique. Expressément tu me ravis à l'immonde.

### **INTERMEDE 0.2.**

Le monde dans lequel nous vivons, oublions-le un peu, voulez-vous, oublions les contraintes, oublions les conditions, les Oui mais, passons-le outre. Outre ce monde, je veux dire, outre votre situation, outre la logique tout à fait particulière de cet accident de monde, qu'est-ce que nous voudrions vraiment ?

#### **2.4. JE LE DIS ET JE FAIS COMME SI C'ÉTAIENT LES PAROLES D'UN MORT.**

D'accord je dis ce que je veux. Je vais imaginer que je peux tout dire, tout à n'importe qui et tout le monde. Ce ne sont pas nécessairement des secrets, mais il y aura des choses que je n'ai jamais dites avant – que je ne t'ai jamais dites. Il faut un instant quelconque qui est un retournement. Si j'ai envie de dire cela, je le dis et je fais comme si c'étaient les paroles d'un mort. Sans conséquence.

Souvent je regarde de loin et quand ça vient à moi, je ne sais plus quoi faire ni quoi dire. Ce qu'il faut répondre, je l'ignore, il n'y a plus de continuité. Je suis projetée dans une situation presque irrémédiablement nouvelle. Je me dis que cela se peut, que je meure ou que je vive, alors comment être là, à feindre des certitudes qui passeront, à occuper la place, comme on peut comme on peut, pas grand-chose. Si je devais expliquer, ce serait très approximatif. Un grain. Je demanderais qu'on répète, qu'on me redise encore, au cas où la réponse est dans la réplique, je pourrais rebondir exactement là où on m'attend. Ça me ferait du bien.

Ce que je regarde de loin. Les constructions, les vitrines, les voitures, le bruit du monde et ceux qui le produisent, les gens. Les gens adroits, les belles personnes, ceux qui en font trop et puis pas assez et aussi ceux que je ne comprends pas. Il y en a toujours une ribambelle, qui glisse des failles partout, dehors et au-dedans de moi, qui n'est pas prévue mais qui est assez grande, forte, autoritaire sans le vouloir. Cette ribambelle de faiblesses, qui ne sait pas ce qu'elle provoque et pourtant le provoque et je me retrouve un peu découpée, avec des sacs de questions à traiter, qui s'accumulent et que je dois réduire, sinon ils condamnent le passage à l'acte. J'imagine un cortège de têtes en l'air, avec leurs langues et des ongles, qui ne fait qu'avancer comme cela, je voudrai me cacher derrière le poteau, les regarder sans être là et elles viennent à moi et je reste immobile, toute ridée toute fripée, je ne me rappelle plus comment on fait pour bouger les bras, les lèvres ou les poings. C'est horriblement gênant, vous comprenez, je me

dis Vous me gênez – et en moi il y a en même temps un petit chant qui réclame leurs présences. Je voudrais que, n'étant rien de plus que moi, tout se sache, mais ça ne marche pas et je passe à côté, inutile. Les sacs sont hauts et mystérieux, tentant, des sacs de nœuds des paniers à crabes des filets à papillons, des valises pour le changement. Au mieux, je redéfinit avec les mots que je choisis, ce qui me fait défaut, et alors je peux envisager une sortie. Je mets mon sac à l'épaule et tout mon courage de crapaud à trouver quelque chose à dire. Juste une minuscule petite réplique pour la suite, qui est dite avant que j'en aie pris tout à fait conscience. Voilà, oui, je dis, Ah bon, C'est sûr, Hmm.

C'est absurde, parce que ce que j'aimerais dire est si simple qu'il ne permet pas même de tenir une conversation. Simple, bref et sans rebond possible. Presque idiot, je veux dire, on ne saurait pas quoi en faire. Il y a des gens à qui je dirai J'aimerais continuer à vous voir toujours, encore, à vous voir devant moi, parler crier, faites ce que vous voulez, juste le plus longtemps possible, pour que cela seul dure, ma pensée de vous qui est délicieuse. Moi je n'ai rien à dire, qu'à prendre le moment et l'étirer, mais les mots restent une manière de s'excuser d'être seulement ensemble. Pardon, excusez-moi, je dirai, Pourriez-vous continuer à vivre devant moi, c'est absurde. Ça sonne creux et ça ne sert à rien. Et puis il y a sûrement des mots qu'il ne faut pas prononcer. On ne peut pas dire cela, dire Je suis si bien avec vous, mais je n'ai rien à vous donner, à l'intérieur, ça se remplit de vous. Evidemment je peux parler, je lis suffisamment et j'ai de la conversation, je peux inventer les prétextes pour se voir. Ce n'est pas ce dont je me souviendrais quand je serai presque morte.

Je veux me rappeler des désirs dans vos yeux, des choses qui sont difficiles à dire mais qui résonnent longtemps, des détails de votre manière d'être, des gestes incontrôlés qui trahissent ce que l'esprit retient. Des moments décousus où nous sommes, pris dans le monde, vivants et déjà dans la parole sans conséquence. Je veux me rappeler vos yeux et tout ce que nous avons laissé passer à cause de

l'existence. Je voudrais dire cela, le sens qui émerge du seul fait de vous connaître. Le reste est vain – vain et nécessaire à l'autre bout du fil. J'aime tellement cela, que le monde ait donné au monde ces quelques hommes qui me plaisent et c'est tout. Pour la vie réelle, on dit que ça n'est pas suffisant. Pour l'agonie, c'est énorme. Je cherche à mourir avec le sentiment d'une grande histoire. Si on ne me la donne pas, je l'invente, il faut bien s'occuper pour l'aurore des jours.

Ensuite, cela n'a pas d'importance, le cortège et les sacs de nœuds. Ça s'évapore comme si je l'avais toujours su, et que tout était très clair, limpide, évident. Une seule parole d'agonie me porte infiniment. Ça veut dire Je cherche à être avec le sentiment d'une histoire irréductible. Ce n'est pas toujours le cas. La nuit, je rêve et reconstitue le suc des accidents. Chaque apparition est parfaite, tout me revient dans l'ordre qui étincelle. Rien à moitié, rongé et compromis dans le calcul des conséquences, rien qui soit flasque. Etrangement, la nuit, le monde a du sens pour moi, même le fait de bredouiller, l'hésitation, les confusions. Il y a trop de superflu, dans la vraie vie, qu'on peut résumer à si peu. Toutes ces heures en vue de, au cas où, parce que. Avant la mort, ça ne compte pour rien. Inversement, dans la ronde des siècles, vous donnez quelque chose de bien.

**(PASCALIEN).**

Il a posé sa main sur moi, tu as dit J'ai envie et tu as posé ta main là, enroulant l'épaule et tu as glissé le long du dos en me regardant et je pensais Qu'est-ce qui va se passer et aussi A quoi ça rime, à quoi tout ça rime à l'échelle du monde, ton envie et mon plaisir, N'avons-nous rien d'autre à faire et ton autre main s'est ajoutée à la première et moi j'étais là comme ça sous tes mains appréciant trouvant du sens et n'y trouvant plus aucun.

Ce n'est pas tant que je pensais aux malheurs et à toutes les atrocités et métaphysiquement à tout ça à la réalité à nos choix et actions et au Pourquoi rien ne marche comme ça devrait, mais sous tes mains un peu imprévues qui se baladaient sur mon corps je pensais Et alors, qu'est-ce que ça va changer, je veux dire, qu'on fasse l'amour, Est-ce que ça rime avec l'air du temps, je ne sais pas.

Est-ce qu'il y a commune mesure entre ce temps doux de ta présence et celui beaucoup plus \_\_\_\_\_, beaucoup moins \_\_\_\_\_, enfin pas vraiment agréable des événements.

### 3.5. J'INVENTE LES VARIATIONS DU CADRE DE LA VRAIE VIE.

Tu pourrais me demander ce qu'il se passe quand nous sommes là, tous les deux toi et moi un peu par hasard, tu me demanderais C'est quoi nous deux, je ne sais pas, je veux dire pas vraiment pas trop pas tout à fait parfaitement – c'est un peu comme une attention réciproque qui est délicieuse. Parfois tu parles et alors en toute honnêteté, je n'entends plus ce que tu dis parce que je suis sur le point de toucher ton visage. Je vois en imagination ma main se soulever de la table, toi toujours tes lèvres en train de remuer, tes yeux lancés sur le côté, en travers, ma main en suspension qui avance avance un peu plus encore, assez lentement et là, à un moment imperceptible mes doigts, tu parles et ne vois pas mes doigts, mes doigts se posent sur ta joue, sur le bord de ta peau, et tu pourrais avoir un certain mouvement de recul, par surprise, tes yeux venant questionner avec tes sourcils Qu'est-ce que tu fais ? Pardon, je ne sais pas vraiment, pas précisément, Je et trois petits points, et si les circonstances étaient favorables, peut-être, après un silence où nos deux regards se pensent comme une analyse aigüe et minutieuse de l'autre du sens du fait des enjeux de la situation de la limite du convenable, ma main tragiquement démunie, ne sachant comment se cacher ou poursuivre, se sachant d'une impertinence globale et pas très assurée, alors peut-être tu prendrais ma main dans ta main pour la sauver d'être à jamais perdue.

Et puis tu tournes la paume vers le ciel, et tu viendrais déposer le bord de ton visage dans le creux de ma main, mais là il n'y a plus de mots plus d'espace plus temps, même plus de circonstances, seulement le geste qui flotte. Le mouvement irréfléchi, l'entour est pulvérisé dans l'univers. Nous aurions atteint l'ultime abstraction de ce-qui-a-lieu, où tourne dans la tête, à l'infini, une sorte de prière à laquelle personne ne croit littéralement, une phrase trompeuse et rassurante qui est S'il te plait s'il te plait s'il te plait Faites que ce moment ne s'arrête jamais – parce qu'il paraît inconcevable, l'après. Le monstre. Dans les

livres, il suffit d'introduire un nouveau paragraphe, avec un alinéa comme un soupir et la ligne blanche, du blanc magique qui évite la torpeur de, wouah, ce-qui-vient-après-la-grâce.

Dans la vraie vie, nous y voilà. L'image figée est celle d'un homme, d'une femme et d'une table qui est située entre les deux. D'un homme dont le bord du visage est contenu dans la paume de la main d'une femme, de la main d'une femme contenue dans le creux de la paume de la main d'un homme, et de leurs yeux contenus les uns dans les autres, et c'est tout. Les corps sont penchés vers la table, de chaque côté, deux corps assis l'un en face de l'autre et dont le buste est un peu en diagonale vers l'avant, et c'est tout. Et si c'est une image perçue, c'est en tant qu'elle est fixe, stable, de toute éternité, comme une scène dissociée des aléas du monde, dissociée par amour – cette absence des amants, et par besoin de comprendre l'inconnu dans le connu.

Or ce n'est pas le cas. Ni l'amour, ni une image et une seule. C'est moi qui souhaite toucher ton visage, c'est toi qui, après le recul, avance vers moi et tiens ma main au chaud, et ce n'est pas tout, parce que c'est en mouvement et nous ignorons terriblement la suite. Le monstre. C'est de l'imagination qui voudrait ne pas se sentir à l'étroit dans la vraie vie, je veux dire, celle avec la pensée des conséquences et des réalités pratiques. Nous sourions, ne sourions plus, avons les yeux légèrement embrumés, voulant vivre l'imagination et ensuite – quoi en faire, quoi quoi – zut – les vœux imaginaires, à ce point étrangers à l'état brut de l'existence.

Tu as continué à parler entre temps, j'ai répondu et raconté, des choses, et cet entre-temps, je le désirerais palpable pour que nous rayonnions de nos identités parallèles. Nos âmes temporairement autres nous irrigueraient jusque dans la présence simple et vive qui devient notre réalité.

J'invente les variations du cadre de la vraie vie – ce qu'est la table, la table d'un café de la ville, la table basse de ton salon, la table en bois de mon salon, celle d'un restaurant, une table de jardin cantine camping, tout ce qui peut être, avec des pieds et un plateau, de chaque côté duquel, face à face, il y aurait toi et moi, un plus un et toutes les possibilités que cela se passe sans être nécessairement solennel, poétique, pur et parfait, rien qu'une manière d'être deux. Qu'est-ce que je fais, tu demandes, Je, Je touche ton visage qui est important pour moi et, Tu as faim ?

### 3.6. IMMANQUABLEMENT.

Nous nous sommes demandés Est-ce que nous voulons être cela, ce nous ? C'était pas croyable, on était d'accord. On a pris nos mains, on les a enroulées les unes avec les autres et on a fait pareil avec nos jambes, et on a essayé avec nos corps tout entiers, comme deux espèces de bloc de chair et ça collait. On en a bien profité. Quand on était chacun avec son bloc à une certaine distance, nous parlions. C'est peu dire, que nous avons visité des endroits dont nous ignorions jusqu'à l'existence même. Nous, était quelque chose de très grand qui ne s'est jamais arrêté de se ramifier. De ci, de là et encore, nous voulions nous connaître, toi, quelque chose de moi et inversement et puis je cherchais ce que nous étions et toi aussi et tout ça donnait lieu à des enquêtes infinies. Nous supposions qu'il y avait des quantités et des quantités de détails à découvrir et au fur et à mesure, nous les avons saisis retournés inspectés admirés et je disais Regarde encore cela et à un autre moment tu me montrais du doigt une nouvelle figure, c'était vraiment bien.

Je parle de l'origine de la mise en contact de deux petits points qui auraient pu ne pas, mais qui ont, dans l'intensité du hasard. Ce n'est certainement pas parce que c'était toi et parce que c'était moi. Nous avons existé parmi la possibilité que toute autre chose ait lieu, en lieu et même place, d'autres points et combinaisons et avec le temps également, ce qui est, c'est évident, aurait pu n'être jamais jamais. Et pourtant ça, deux jambes qui se plument et des yeux qui s'exorbitent pour se confondre. Au milieu d'un possible impossible, nous.

Peu à peu, sans cesse, la marche de nos mots a dessiné notre espace. C'est pas croyable, ça, je veux dire la suite perpétuelle de ce qui a commencé, nos conversations que la nuit ne limite pas. Toujours on a quelque chose à se dire, qu'on se dit qu'on se dit qu'on se dit, comme si n'entrevoiant aucune fin, on tenait le reste qui s'accumule. Une sorte d'hyperbole. Et tout ça, loin des

sentiments qui sont beaucoup trop sucrés pour être digestes. (Nous ne sommes pas en présence d'une faute de goût.)

Nous – possède une identité à lui seul, qui va et vient au-delà de toi et de moi et s'avance dans le monde avec une exigence sans doute décuplée. Par exemple, il y a des choses que nous savons faire sans que moi-même je ne le sache et il y en a finalement un certain nombre comme prendre du recul rire ou apprécier un bon repas. Ou encore définir une position à partir de laquelle nous énonçons notre désaccord tandis que le je, trop fragile incertain cacophonique, bredouille. C'est peut-être pas logique, que le tout dépasse les parties, mais ça nous empêche pas de l'avoir remarqué et alors nous envisageons de dire qu'un plus un donne trois et nous avons en partage cette entité singulière, qui est commune et à la fois divisible et insécable. Ce genre de truc un peu désespérant pour la pensée rationnelle mais bien vivant et heureux. Nous nous réunissons devant l'entrée, juste avant l'entrée dans la réalité du dehors et les rues filandreuses ; nos mots, quand il s'agit d'en être, peuvent devenir discours.

Et immanquablement, tu es là et capable de me porter à bout de bras. On serait toujours là l'un pour l'autre et pour que nous ne disparaisse pas et c'est le cas.

D'une certaine manière nous pouvons tout nous permettre et je crois que c'est cela qui donne son sens et son identité au nouveau bloc de nos deux blocs. Ainsi deux peut être antérieur à l'unité, et en quelque sorte l'inviter à s'inventer. Sinon ça ne sert à rien. On risquerait de perdre notre temps avec des complications d'être. Mais ici c'est complètement l'inverse et puisque tu es avec moi, quoique accidentellement, et je, avec toi, alors nous imaginons des champs de vie un peu plus larges et doux et tendres que nous cultivons pour les étendre là où ça gratte. Nous tentons de substituer à ce qui est horriblement triste, des fragments et des rouleaux de nos corps amoureux. Je ne dis que ça, c'est un vrai programme.

## 1.6. PAS DE MOTS.

Chapitre vingt sept mille huit cent quarante neuf, ça n'en finira donc jamais. Comment faire, parce qu'on dirait que l'homme ne sait plus agir autrement que mal.

L'infiniment terrible. Tu passes dans la rue et tu vois et tu allumes la télévision et tu ne comprends pas un *traître* mot et tu ouvres le journal et tu écoutes la radio et tu ne peux juste pas y croire, ces gens qui parlent sérieusement de n'importe quoi, vraiment, n'importe quoi en pensant penser, mais ça n'est pas – possible – de dire autant – n'importe quoi.

Tu regardes l'avancement du monde et tu pleures. Ça ne sert à rien de citer des exemples d'insensé, les paradigmes de l'injuste, cela est partout, un rien à tous les niveaux. La raison désespère. Vingt sept mille huit cent quarante huit fois qu'on aurait dû changer la donne, et chaque fois plus un, et encore la même bouillie et de la colère blanche à ne plus savoir pour quoi, franchement, tu es en colère, ce sont des émotions sans objet tellement c'est général et diffus et insupportablement répandu et jusqu'en toi, au point de te demander ce qu'il reste, au dernier pas, à sauver.

Est-ce que c'est cela, la tragédie contemporaine, du gâchis gaspillage – organisé – sans but et de mieux en mieux – une ruine collective, démesurée – jusqu'au bout des temps. Voulez-vous bien me dire à quoi vous rimez ?

Au milieu tu vis sachant cela. Il n'y aurait presque pas de mots, le langage qui bafouille avec le désir de mettre de l'ordre mais lequel, tes lèvres sont pincées sur les sanglots ou le cri qui doit sortir, quand même, un jour, et évidemment c'est ce jour qui manque, fuit entre les jours suivants et toujours la même léthargie, il reste la question de savoir si on peut encore faire pire demain. Je crois que oui. Il suffit que demain tu vives une fois de plus et tu passeras dans la rue et tu verras et tu allumeras la télévision qui marche encore et tu verras que

tu continues à ne rien comprendre et tu achèteras le journal mais lequel et tu écouteras une chaîne de radio n'importe, et tu pourras juste ne pas y croire davantage, c'est incroyable, mais c'est toujours plus fou et immonde que tu pensais, parce que tu veux t'accrocher à la pensée, il faut penser penser le monde, réussir à tout comprendre pour se sortir de là mais où et comment, c'est ta pensée qui tourne en boucle sur quoi – l'impuissance à trouver le début de la bobine, pour inverser le cours des choses, inverser ou renverser ou bouleverser et tu entends tous ces gens qui parlent sérieusement avec un calme qui ne peut être que feint, une émotion qui ne peut être que feinte, un ton qui ne peut être qu'inapproprié et tu pleureras. Il n'y a pas de mots pour les dire.

On accuse on constate on explique on propose on se félicite on condamne on interpelle on prouve on montre du doigt on gesticule on fait des théories des articles des reportages des photographies des romans des films des témoignages des remarques des chansons des dessins on cherche on trouve – même – on agit on se rassemble on se serre les coudes on lève le poing on casse les pieds on ne croise pas les bras on pend sa langue on lance des pétitions des avertissements des signaux de détresse, on se lance on y croit on invente on imagine on improvise on lutte on accepte on danse court saute escalade des sommets on dit oui non peut-être pourquoi pas parlons-en négocions volontiers avec plaisir sans rancune – et – puis – rien, honnêtement, existe-t-il encore une chose que nous aurions oublié de tenter.

Qu'avons-nous fait ? Que n'avons-nous pas fait ? Qu'avons-nous mal fait ? Ou faudrait-il, juste une seconde, ne rien faire, faire rien, tous arrêter pour que le monde puisse reprendre sa respiration – éviter d'en rajouter une couche, s'il vous plaît.

Mondialement le chaos, et singulièrement toi, c'est peut-être une fausse disproportion, supposés les étagements et en même temps, toi, perdu juste au coin de ta rue devant une scène qui ne devrait seulement pas avoir lieu et toi

encore, perdu dans le flux néfaste des informations catastrophes et au même moment, de l'autre côté du carré, tu n'imagines même pas, c'est trop grand et irréductible. Tes bras le long du corps ton sang qui fait des tours et puis la paralysie des membres qui reçoivent des stimulations indénombrables et contradictoires. Excessivement le chaos et parfois dans ta vie, rien d'exceptionnel. La vie, pas grand-chose de neuf et de l'autre côté du carré, tu veux ignorer, c'est comment dire. Impensable. L'intuition supplante la raison, les sensations remplacent le vaguement intellectuel, l'organique, mais cela reste terrible et tu es en face, juste en face, dans le miroir, ton impuissance pleine de remords et d'inanité débile. Tu sais et tu sais que tu sais et tu dis La vie, un point c'est tout et vraisemblablement, c'est lamentable, que même dans ta vie, toute petite, tu gâches et gaspilles à la manière d'une ruine personnelle avec à l'horizon, pour la vingt sept mille huit cent quarante neuvième fois, le soleil qui fait semblant d'être une nouvelle journée et qui en vérité, pour sa part, est totalement indifférent au chaos – le tien celui du monde – c'est ton problème. Enfin, c'est le problème, c'est compliqué et c'est juste complètement effrayant.

### **INTERMEDE 0.3.**

Paradoxalement, je préférerais parfois que les gens n'existent pas. Ça me permettrait de continuer à croire qu'il faut faire quelque chose.

Je recommence. Il y a bien des fois où, observant de loin la réalité qui s'étale et se vautre sans forme dans les canaux de ma conscience, trahit à ce point toute pensée brillante que je manque de ne désirer que le rêve. Il y a des terreurs et des horreurs indépassables.

### 1.7. LA MANIERE DONT LES HOMMES PENSENT.

Je vais faire un ou deux pas de côté, faut qu'on le fasse, vous voyez, une toute petite déviation, une antenne de soi un peu plus loin, il faut ça, au moins, quelque chose à la dérive, un trait qui dépasse, allez, une étincelle. J'aimerais bien, comme vous voyez un incident assez subtil ou carrément la totale mais je sais que c'est nécessaire, j'en ai besoin parce qu'on en a besoin, un décalage insolent pour que les choses ne tournent plus en rond, que ce soit en mouvement, avec des espèces de virages profonds au niveau des perspectives et de la manière dont les hommes pensent – ou juste pour qu'on y pense.

Admettez que c'est un peu étrange voire tout à fait indécent, cet immobilisme de l'esprit et nos petites affaires, nos préoccupations de concombres, le temps des intrigues personnelles, c'est comment dire mesquin, c'est plat et franchement, non dites, honnêtement, c'est nul.

Il faut qu'on s'y mette n'est-ce pas, parce que bien sûr ça ne va pas se faire tout seul juste pour nous, ça les dégâts ils savent bien mener leur jeu très très vite et mus par un rythme spontané, si, les dégâts le gâchis les catastrophes avancent avec régularité et ça nous envahit, on ne sait même plus quand ça a commencé.

Les années 80 ? 90 ? Avant, peut-être même, voyons voir, la Révolution industrielle ? Les médias, ah oui, la société de l'image et la consommation – ici les têtes de haut en bas en haut, acquiescement général de la bonne pensée. Ou non, attendez, la religion, vous savez bien que Dieu est mort, mais la montée des intégrismes ? Après on dit La perte du lien social, l'apogée de l'individualisme, le pouvoir – le pouvoir corrompt. Et puis, il n'y a plus d'éducation, plus de culture, plus de respect. C'est l'âge d'or de l'argent roi. Quand ? Dites-moi quand est-ce que tout a foutu l'camp et ce qui fait que nous, là, tous, rien à faire ?

On dit que l'homme est mort parce que c'est la crise, qu'il faut en profiter vous savez, faire son beurre après on verra ou on sera plus là, après le déluge, chacun

ses problèmes, on dit Y'en a qui meurent de faim – finis ton assiette – et ça fait trop longtemps qu'ya la paix ici, tu sais la guerre ailleurs ya la guerre et qu'est-ce qu'on peut y faire, la télé ça tue le sentiment qu'on est capable de faire quekchose. Toujours nous avons sous la main un bon prétexte pour justifier bon an mal an notre impuissance. Nous avons digéré l'assassinat des révoltes saines.

Nous avons réussi à promouvoir l'indifférence. Vous savez, je veux dire, la bonne conscience de celui qui hésite, et celui qui assume parfaitement bien le fait qu'il déteste sa vie mais, que voulez-vous, c'est comme ça. Je trouve ça nul, vraiment complètement inutile comme discours. Il faut que quelque chose se passe.

J'aimerais bien, je voudrais il faudrait qu'on m'explique, appliquez-vous, comment on peut vivre avec l'idée qu'on ne pourra jamais y changer quoi que ce soit, mais au fond, on se plaint, en même temps on aime bien – quoi. Comment se fait-il que nous soyons désormais si sûrs de devoir accepter ce qui nous rend malade, si détachés du sort des autres, si pleins de cette vanité mauvaise, si fondamentalement soumis aux impératifs d'une réalité hideuse ? Dit autrement, ça ne vous ennuie pas d'aimer pourrir ?

C'est évident quelque chose m'échappe et sans doute est-ce le constat qu'il n'y a en fait pas de problème – nous sommes satisfaits, chaudement vêtus et confortables, amoureux de notre sort, et fronçant les sourcils quand nous tombons sur la plainte-des-mal-aimés, les gens-de-misère, c'est terrible chéri tu te rends compte ? Vous voyez, c'est un peu étrange, notre manière de penser, on dirait que c'est borné limité à moitié solide, mais, soyons clairs, nous sommes toute proportions gardée assez monstrueux.

Nous sommes en quelque sorte les ânes du relativisme – ceux qui n'ont retenu que le début dans la précipitation, au cas où, la petite phrase magique du Ça dépend, ça dépend ça permet de prendre l'escalier de service dans les situations qui risquent de dégénérer. Quand celle-ci est indisponible, il faut un plan B, et

alors nous avons cette expression singulièrement banale, passe-partout et sans danger majeur, vous voyez, quand on dit Quand même. C'est quand même pas très bien ou c'est quand même bien – quoi – ça *compense*. Avouez, on est rôdé. On pourrait quand même essayer d'être original.

Ça n'a pas commencé comme ça, commencé à un moment où nous aurions décidé de tout ruiner, de tout détruire tuer casser écrabouiller – plus rien de bon, salut. C'est comme ça aujourd'hui parce que ça a continué, vous savez, petit à petit, pas à pas, un plus un ajoutés en cadence, on ne s'en rend pas compte et puis un jour ça nous saute aux yeux, on ne sait plus ce qu'il faut faire, on arrive là et tout est trop compliqué imbriqué tragiquement programmé pour continuer à foirer. Au fur et à mesure, progressivement, parfois aussi bien sûr avec des lois des coups d'état des gros bouleversements qui accélèrent la berceuse, parce qu'il y a deux échelles, ta vie petit homme petit toi tes tout petits choix et la haute sphère, la politique intérieure et la géostratégie planétaire, la loi du marché – des gros mots. C'est ainsi que les hommes vivent : le principe d'inertie (abattement, paralysie, enfermement, douleur, inanité). La mort avant la mort. La lente assimilation de la suite que tout le monde connaît, que tout le monde déteste et qu'on continue à soutenir sans foi sans quoi. Et, en somme, cent fois. Juste, ça se passe, que voulez-vous il faut s'y faire. Pourquoi devrions-nous nous faire à ce pourquoi nous ne sommes pas faits ? Mettons un poisson dans un palmier, admettez, c'est un peu pervers.

Je vous la raconte comme ça, j'ai pas la solution. Les perturbations sont la tristesse, la colère, parfois les insomnies. Le pire s'il en est, n'est peut-être pas de continuer, mais d'assumer soi-même, dans le discours que nous choisissons de tenir, la tyrannie du C'est ainsi, de se faire le partisan verbal de l'A quoi bon. Comment dire, vous voyez, même si on ne peut pas toujours dévier dans l'action, agir correctement, on peut au moins y croire et le dire, permettre à l'autre d'y

croire, parler de ce qui pourrait être et qu'autrement est possible. L'exprimer en mots, c'est déjà l'empêcher de faner et lui ouvrir la voie vers l'existence.

Est-ce que c'est futile, est-ce que c'est une imposture, de préférer la révolte verbale, la parole sapide, rationnelle avant l'action, est-ce que c'est nul, je veux dire, de vouloir à la rigueur plutôt une contradiction patente entre le mot et le fait, plutôt qu'un engourdissement intégral. Vous savez, c'est absurde de revendiquer sa propre cohérence si c'est pour penser et faire des choses qui font du mal. En l'occurrence, faire accepter l'inacceptable, tout bien pesé, jamais.

## 2.5. ÇA.

Je ne sais pas vraiment ce qu'il en est. J'ai plongé mon nez dans les affaires du monde et alors je n'ai pas su ce qu'il en fallait tirer. C'était très sombre, un endroit où il n'y avait pas beaucoup de lumière. J'ai regardé autour de moi, je cherchais par où je devais passer, ce que je devais observer, ce qui aurait dû me faire sentir quelque chose, mais tout paraissait flou, embrouillé, entremêlé. Tout était infiniment complexe, et peut-être aussi très triste. Les affaires du monde continuaient à avancer, j'étais là, plantée au milieu, au milieu du vide qui était en même temps incroyablement occupé, et j'ignorais déjà alors ce qu'il en était. Ce qu'il y avait dans ce lieu, ce qui était en train de se produire, auquel j'étais associée, mais sans prise ni conscience.

J'aurais sans doute désiré monter un escalier, m'extraire un peu pour voir la totalité des affaires du monde, j'aurais cherché cet escalier si j'avais eu connaissance de la possibilité de comprendre. En réalité, j'avais plongé sans prévoir et je me retrouvais impliquée dans l'inénarrable mécanisme, démunie de mouvement. C'était comme si toute chose autour de moi pouvait s'agiter et choisir et devenir, tandis que j'étais raidie dans l'ignorance, raide comme sans vie, clouée parmi les êtres, sauf moi. Je regardais un peu par hasard. En regardant, je ne comprenais pas pourquoi tout ce que je voyais imprimait rapidement en moi un sentiment désagréable, presque tragique, une sorte de frayeur à l'idée d'être associée à cela comme une partie du tout. C'était terrifiant, beaucoup trop grand, trop complexe et se mouvant d'un bond suivi d'un bond suivi d'un bond, dont les principes m'échappaient. Je me suis demandée – me demande encore – si c'était effectivement cette sorte de sensation-là que je devais ressentir, si celle que j'aurais dû ressentir en entrant dans les affaires du monde avait un visage terne et plein de stupeur et en colère et avec de la douleur et mouillé de larmes et sec en même temps, le visage sec de ceux qui ont fini de pleurer et qui ont décidé d'être impassible, inaccessible,

ferme jusqu'au bout, quitte à être injuste. Etait-ce celui-ci, le visage premier du monde ? Ce devait être une erreur parce que j'avais mal regardé, j'avais regardé avec mes yeux perdus devant cet espace incommensurable ; je n'avais pas bien fait suffisamment attention à ce qu'il fallait en tirer, pour de vrai.

J'ai respiré profondément. Je me suis imaginée m'adresser aux choses qui étaient affairées, leur demandant Excusez-moi, pourquoi cela, Et ceci, Comment donc fonctionnez-vous, chacune et ensemble, et enfin, j'aurais peut-être pris conscience de ce que je devais acquérir en connaissance et en forme pour trouver l'escalier, celui qui monte et celui qui descend, qui sont le même, et alors j'aurais saisi par où je devais enfin passer, ce que je devais observer et ce qui aurait dû me faire ressentir autre chose que le visage flou et effrayant, et sans doute à la fin plus rien n'aurait semblé embrouillé. Je me suis adressée aux choses, c'était difficile, et aucune n'était précise et elles n'étaient pas d'accord entre elles sur aucun principe sauf peut-être celui qui dit qu'elles continuent à avancer et qu'elles continueraient longtemps sans avoir besoin d'autre chose que le simple fait d'avoir commencé un jour, comme ça. Je fronçai les sourcils. Je voyais devant moi passer une infinité de choses et chaque fois elles paraissaient me dire C'est comme ça. C'est comme ça, Je suis comme ça et j'ai pensé que Ça, c'était sans doute le noyau.

Mais je ne l'ai pas vu.

### 3.7. TA BEAUTE LA QUI PLANE UN PEU.

Nous avons dansé la valse hier sur les trottoirs et ce matin tu dors encore dans le lit blanc. Tes bras sont repliés sous ta tête, ton corps nu, ton dos tes fesses et tes cuisses lascivement enroulées autour du drap.

Nous avons dansé la valse et tu chantais Brel et tu tremblais tellement tu étais ivre mais tu dansais, tu as pris mes mains, tu m'as regardée et tu as dit Mais aussi, ta robe rouge et tu m'as fait tourner, ça n'a pas duré longtemps parce que c'était compliqué, la précision des pas, là tout de suite, pourtant nous avons continué à mélanger nos épaules et nos yeux au milieu de la ville, au milieu du silence des rues abandonnées, au milieu du sommeil, trois petits tours, mille, improbables.

Ta robe rouge, tu répétais, une image qui te plaisait, tu as dit C'est un appel, tu as dit Arrête, sans trop de conviction, tu voulais parler et tu souriais, comme un sourire gêné à moitié donné puis repris par le vague, tu planes très loin au dessus de nous, tout doux dans le bourdonnement des états seconds, tu tiens mes doigts, nous jouons à être de nulle part et nous marchons, ne marchons plus, marchons, un mouvement haché et simultanément toujours présent, continué, une suite de contretemps, croches, parfois nous sautons, parfois nous dansons, parfois tu chantes la même chanson et c'est très simple, je te regarde, nous sommes assis et nous fumons une cigarette et ce matin ton corps dort dans le lit blanc.

Tu parles de ma robe rouge et tu dis que je suis vraiment belle et tu planes à vingt mille.

A un moment, tu sais, nous sommes très proches, tout le long nos deux silhouettes sont collées et tes lèvres près de mes lèvres, ton souffle et ta langue et nous dansons immobiles ce qu'est ta langue avec ma langue et puisque ça

paraît ben, juste tu m'embrasses debout sur les pavés, c'est la nuit noire, le centre de la ville et la lumière des réverbères.

Je dis J'aimerais tellement que tu sois moins ivre et ça te fait rire, ça te fait rire jusqu'au matin où tu me dis Ça m'a fait rire hier quand tu m'as dit J'aimerais bien que tu sois moins ivre, et tu ajoutes C'est vrai, j'aurais bien aimé aussi et après autre chose se passe.

Dans la vraie vie tu joues de la scie musicale et je trouve ça bien, et aussi tu dances avec des gestes quotidiens et je ne sais plus trop, mais c'est assez pour que j'aime, et j'aime parce que je trouve ça sensé, l'enchantement de l'espace public, finalement ce qu'on fait, là, rien qu'essentiel, et j'espère sans doute que tu fais quelque chose de délicieux pour les hommes, jusqu'au bout, j'espère ta manière d'être au monde pendant que nos corps sont en train de se connaître. Je pense à ce que tu es et à ce que ça me dit et je récolte tes baisers au passage, la pression de tes mains sur ma peau, je pense aux occasions, à la conversation qui se passe de mots, ce genre de choses, et ma bouche toujours ne dit rien et sourit uniquement. Je te regarde exister, mettre un pied devant l'autre avec ton buste si droit, tes pieds balancés dans la nuit noire, tes bras qui me serrent, ton regard complètement ailleurs et quand tu reviens, tu dis Mais aussi, ta robe rouge. Tu m'écartes de toi, tu me vois, de haut en bas en haut, tu soupire et tu murmures J'ai très envie de te faire l'amour et c'est moi qui souris, et cette phrase tu la diras combien de fois, une fois chaque fois au moins de nombreuses fois en tirant mon corps vers toi, et tes doigts qui commencent à voyager un peu partout, nous sommes quelque part dans les rues, sur les places, nous traversons la ville et ton désir à nos talons et mon désir qui grandit.

Ce matin tu dors dans le lit blanc et nous avons fait l'amour.

Tu demandes Ça va, Ça va, et moi Et toi, tu m'as fait l'amour longtemps et c'était très bon, sur ton visage il y avait de l'étonnement, de la satisfaction, du

soulagement une certaine sérénité, des émotions, une manière de prendre du plaisir et d'en donner – une petite solution au problème de l'existence. Ta peau est couverte de sueur. Tes dents mordent ma chair, la chair de mes jambes relevées tout contre ta nuque. Et puis nous sommes allongés l'un à côté de l'autre et tes yeux vers le plafond et tu dis C'est fort quand même de faire l'amour, Nos corps. Tu hausses les sourcils, et brusquement tu reviens avec la phrase J'ai très envie de toi, toute la nuit, très envie de te faire l'amour, tu dis que je suis belle et tu m'embrasses, et ça continue, la suite de contretemps et de croches, tu planes encore au dessus de moi au dessous. Ça me plaît infiniment.

Dans l'amour nous savons mieux ce que nous devons faire, et nous sommes certains qu'il y a un sens parce qu'il y a une fin, et dans l'amour, nous savons ce que nous ressentons. Dans l'amour, quelque chose se fait et se montre et suscite l'immédiate réaction, sans doute. Nous agissons ensemble pour une cause commune, et bonne. Je me demande si ce n'est pas la moindre des choses, dans la réalité aussi.

Tu dors encore dans le lit blanc et je sens la trace de toi en moi. Elle me rassure. Mon corps est mon sens, et l'amour du monde. C'est brillant. Tu dors encore et je t'embrasse le long du dos, mes mains caressent la peau jusqu'au creux de l'aîne et tu soupire maintenant, les lèvres entrouvertes, tu soupire, tu soupire tu te retournes et tu demandes si j'ai bien dormi et je dis Oui et je demande si tu veux du café un verre d'eau, et toi au dessous de moi au dessus, tu ne réponds pas tu dis Toi tu veux quoi, après il y a un silence de secondes, je dis dans tes yeux Fais-moi l'amour et tu me fais l'amour, encore, c'est vraiment bien et tu viens à la fin, dans la sueur et la ville, le goût salé de ta langue, en moi dans le matin chaud, dans le lit blanc, dans l'inconsolable simplicité des êtres.

Absolument trempés, les draps froissés, ton corps rassasié, une poignée de souvenirs de la veille, de la nuit, des mots, du désir qui a été tenu et lentement s'estompe, ma nudité près de ta nudité, ma chair épuisée, le monde complice et

nous qui nous levons ce lendemain de valse furtive, hier déjà, tu te douches et tu atterris là, debout, debout devant moi, lavé, remis, un tout tout petit peu changés. Nous avons retrouvé l'autonomie de nos corps sans oublier qu'enfin, il était une fois, nous.

Trois petits tours. Toi, moi, le monde. Et corps et âme et pensées jetés dans l'espace de la ville, nous boirons un café en continuant à donner du sens à ce qui fut, de loin en loin. Parlant sans but, juste pour prendre le temps de la chute, et je me dis que tes sobres paroles ne portent pas de mauvaises surprises, ni mon regard du jour, ni ta personne en entier, ni ta manière et ton sourire toujours présent, tu dis C'était une vraiment belle soirée et je pars dans l'idée d'une Histoire de chances dont il faut prendre soin et tu es d'accord. Voilà. Nous sommes d'accord. Nous sommes assis l'un à côté de l'autre, parfois nous regardons devant nous et parfois nous nous regardons et c'est plutôt tendre. Nous aurons dans la tête une suite plus ou moins durable d'images, de sensations et de mots, le reflet d'une façon d'être, une part de rêve, les choses à faire respectivement, nos réalités et la toute minuscule entrevue d'une commune et courtoise, insolemment volée au bref cours de la vie. Voici des heures de répit pour le monde.

### 1.8. PREMIERE LETTRE.

Cher monde, je me permets de t'écrire parce qu'il faut que je comprenne. Enfin, il faut que je continue à me débrouiller avec tout toi, sarabande et machins et la tendresse des miracles. Si jamais tu pouvais t'expliquer, avouer tes oublis de sens, dire que si bien sûr, il y en a, ce qui te permet d'être cohérent tout en nous laissant vivre l'imprévisible, ce serait vraiment une bonne chose. Tu es le sursaut et j'ai toujours ce deux fois terrible haussement de sourcils qui est entre l'admiration et l'ignorance. Cette scandaleuse ivresse jusqu'au lendemain.

Cher monde, tout cela parce que nous vivons, et avec nous d'autres choses, il y a comme la multiplication du complexe. Il faudrait tout remettre en ordre, ou mieux, remettre de l'ordre dans le tout, chez vous. Peut-être que tu es un délire infini, complètement démentiel (je me refuse cette hypothèse par charité). Même à utiliser chaque technique, chaque nomenclature, et les systèmes les plus satisfaisants, il reste l'obscur, ces centimètres d'inintelligible et le sentiment d'une lucidité qui ne parvient pas à s'apaiser. Au-delà, la menace irréductible d'avoir à te condamner pour ton laxisme. Ça me pousse à t'écrire : pour t'empêcher d'empêcher, te permettre de permettre. Je te trouve bancal ces derniers temps. Quand je regarde autour de moi, quand je te regarde, plus précisément, je ne vois pas bien tes murmures, alors j'ai peur que ça soit ambigu, sinon tout à fait blessant ; quelque chose comme Tu ne veux pas y croire, et pourtant, cela se produit.

Et quoi, que voulez-vous prouver ? Qu'est-ce qui est pertinent ? Les pincettes que nous devons utiliser parce que l'omnipotence du réel est une vérité. Qu'il s'agit de la même histoire, toujours, de la graine et de la récolte, du désir de puissance et de la pulsion de mort et du combat pour la survie *et cætera*, dans une logorrhée d'analyses douteuses, ces notions mêmes dont nous nous servons pour nous dédouaner, pour étoffer nos vanités et avoir prétexte à continuer nos

aberrations. Non que cela soit faux à proprement parler, mais incomplet ou mécanique ou commode.

Cher monde, voici une contradiction parmi toutes celles qui persistent en moi : j'aimerais t'entendre énoncer clairement le pourquoi des choses de la vie, aussi pur qu'une équation, une évidence, abracadabra, et en même temps je ne peux pas te cacher que tu me paraîtrais suspect après ça. Je me méfie des affirmations. Tu es un monstre, monde – tout ce qui est se montre si certain, si assuré, si plein dans son bon droit, si semblable à l'expérience cruciale, qu'il me vient des soupçons. Le soupçon qui s'élève contre ce prétendu dernier mot, ce capitalisme de l'effectif. A l'affirmation du dénombrable, j'oppose la subtilité de ce qui est latent, possible, imaginable, de ce qui aurait suffisamment d'humilité pour éviter de s'imposer distinctement. Je ne nie pas vos états de fait, je m'en étonne simplement, à la manière de ceux qui considèrent qu'une chose réelle n'a pas plus de valeur qu'une chose pensée.

Cher monde, ici une question, rappel qd qqch solide à répondre.

Je suis consciente de la mauvaise passe que tu traverses. Qu'est-ce que j'y peux ? Viens on en finit, on annonce une nouvelle ère, on réduit la peine en commun ? Cher monde, ami de moi, amant de chacun, puissions-nous trouver un accord qui enchante les parties. Vous tenant en haute estime, m'accrochant à vos miracles plutôt qu'à l'acharnement pourtant persuasif que vous mettez dans vos gestes avec préméditation de vous donner la mort à court terme, je vous prie, monsieur, de bien vouloir examiner cette proposition. Et ci-joint, la proposition : pourquoi pas.

Pourquoi ne pas essayer autrement, un nouveau type d'être, un nouveau visage, moins dur, moins figé. Arrête de te faire du mal. Là, on ne punit pas, on change. Pourquoi ne pas expérimenter, laisse-toi aller, vas-y donne le meilleur. Si tu veux, on peut commencer par dormir un peu ; tu te reposes, tu vois, tu prends ton

temps, et puis tu te lèves, tu souffles un bon coup et tu éternises le rêve dans ta lancée. Arrête avec les arguments réalistes, il n'y a que toi. Action réaction. Zut. Chacun ses responsabilités à la fin. Cher amant, peux-tu te faire désirer, au lieu de prédire que ça ne marchera pas avant même d'avoir vécu le temps certes fatigant, mais ô combien stimulant, de la passion. Pourquoi chercher à détruire toute velléité de concorde. Si tu tentes, je prends à charge les causes de l'échec. Il faut parier, cependant, du côté du meilleur contre le pire qui indéniablement, est bien parti, et vite et bien.

Je t'embrasse, sans rancune, à plus de possibilités que moins.

#### **INTERMEDE 0.4.**

On joue dans les bacs à sable du ciel. On s'amuse à construire des vies. On s'amuse à construire des bacs à sable dans lesquels on invente des événements. Qu'est-ce que ça donne, un point ou un autre, mis à côté et à chacun on donne une identité, une source d'action ; on crée du chaos, on observe les changements de perspective. On est censé vouloir bien s'amuser.

### 3.8. LE VŒU TU.

Si demain je viens avec un bouquet de fleurs, est-ce que ça te ferait plaisir, je veux dire, un bouquet de fleurs ou autre chose, que tu aimerais mieux, je ne sais pas, un livre un gâteau un dessin, un caillou un marron, une montgolfière, si demain je viens chez toi avec une bouteille de vin, est-ce que tu serais content, ou non, plutôt, ça te dirait, tu crois que ce serait simple et que tu comprendrais Elle est juste venue parce que ça lui plaît. Si je sonne à l'improviste, parce qu'il s'agit bien de cela, inventer inventer un autre langage sans malversation, tu répondrais à l'interphone, tu serais surpris, je dirais C'est moi et sans trop savoir, tu ouvrirais la porte du bas en appuyant rapidement sur le bouton, et puis, dans le temps incalculable, trop court et trop long, pendant lequel je monterais l'escalier, tu te demanderais Pourquoi, et Je n'avais pas prévu. Tu passerais la main dans tes cheveux, tu jetterais un œil vers ton intérieur, les fauteuils, le frigo les CD la vaisselle en train de sécher, comme pour savoir ce qu'il faut faire, Qu'est-ce que je fais, et je serais déjà là, à toquer doucement contre le bois, avec mes mains portant ce quelque chose que tu aimerais peut-être bien. Au moment où tu me vois, je souris, te salue, tu me salues et tu hausses les sourcils en voyant le quelque chose devant moi, que je te tends, que je te tends presque dans un sursaut.

Tu dirais Merci, je dirais Voilà et ensuite il y aurait deux trois secondes très très éprouvantes, où aucun de nous ne sait ce qu'il est convenu de faire maintenant. Il y aurait, du silence, à moins que tes voisins n'écoutent leur émission un peu trop fort, ou leur musique, ou que quelqu'un soit en train de prendre sa douche, et peut-être on aurait un petit rire gêné, et je répèterais Voilà voilà en essayant d'être légère et sûre de moi. Après, on reviendrait à ce qu'on sait et tu t'écarterais en me faisant signe Vas-y, entre, et je pencherais à peine la tête, je balancerais mon sac au bout de mon bras, je dirais Merci, Je ne te dérange pas, je demanderais, en pensant Evidemment je le dérange, parce qu'il s'agit bien de

cela, bousculer, perturber, proposer autrement, et là tu mentirais avec politesse et savoir-vivre. Tu bafouillerais un Non, non j'étais juste en train de, en finissant par un verbe désignant une activité dont on peut bien se passer un instant.

C'est le début d'une conversation de personnes civilisées qui ne manqueraient pas de se rappeler comment il faut être pour éviter de se sentir mal à l'aise. Si je suis arrivée avec un énorme bouquet de fleurs, c'est un peu compliqué de le cacher, mais en le tournant en dérision ou en faisant un trait d'esprit, tu peux et nous pouvons réussir à nous en débarrasser assez vite. La même chose pour le reste, sauf pour la montgolfière, mais ce serait vraiment incroyable d'offrir une montgolfière à quelqu'un, surtout s'il habite en ville. En quelques minutes, la situation peut s'être tout à fait remise d'aplomb, après le premier péril de l'étonnement, et l'homme qui viendrait à passer dans le salon au bout d'un tout petit quart d'heure, n'y observerait rien d'anormal, je veux dire, rien d'extraordinaire à signaler (c'est un peu toujours ça le problème). Nous discutons tranquillement.

Nous serions en train de nous raconter l'un à l'autre, chacun à son tour, selon les questions posées. On s'écouterait attentivement, peut-être convenablement, mais pas forcément, ça serait possible, avec un réel plaisir. Il y aurait toujours, dans un coin de notre tête, quelque chose qui gratte un peu, quelque chose comme Cette situation est étrange, Ce n'était pas prévu, Qu'est-ce que je fais, Que fait-elle ici, et moi je penserais Pourquoi est-ce que je me mets dans des situations comme ça, incommodes, Ça ne rime à rien, cela, dans un angle très infime de l'esprit qui n'empêcherait pas de parler de toute autre chose parfaitement. On pourrait prolonger un peu beaucoup, continuer à discuter, même entrer dans des vrais débats avec des grands mots abstraits qui rassurent parce que personne n'est en jeu.

Pendant ce temps, c'est ce quelque chose que je t'aurais apporté qui serait le signe du malaise, je veux dire, des sourcils froncés qui ne comprennent pas ce

qui a lieu, mais qui devinent qu'il y a bien, autre chose, derrière. Si je venais demain les mains vides, on pourrait croire que c'est anecdotique, et demeurer dans cette pensée que non, il n'y a rien de plus, je passais juste dans le coin. Mais ouvrir la porte et tendre un objet, cela change tout, on dirait que l'espace est entamé, que le temps signifie, qu'on se trouve projetés dans un complexe de symboles et de sous-entendus terriblement gênants.

Est-ce qu'on parviendrait à être d'accord, sans l'énoncer, sur ce que l'objet a à dire, est-ce qu'on arriverait à comprendre, toi comme moi, ce qui au fond est en train de prendre forme, la parole métaphorique, celle qui échoue lamentablement à s'incarner dans le verbe. Ce qu'on ne peut dire, il faut le montrer, le voiler et l'approcher avec prudence, parcimonie, délicatesse. En sommes-nous capables. Et puis je doute, de la possibilité de sens, de faire tenir tout ce qu'on veut dire dans un seul objet et lequel. Je ne sais pas où mettre tout ce que je veux te dire.

C'est juste au cas où, si jamais demain je viens avec un J'aimerais-juste-te-faire-du-bien-et-pouvoir-penser-à-toi-sereinement, cela se peut aussi que tu ne sois pas chez toi, et que la porte reste fermée, ou que tu aies du monde, ou que tu ne sois pas du tout disponible parce que tu aurais appris une très triste nouvelle ou une très heureuse, ou il se peut que cela échoue, que le sens soit perdu, que l'interprétation soit horriblement pervertie, ou alors encore, il est possible, parce qu'il s'agit bien de cela, y croire, le tenter, le promettre à l'existence, que tu me serres dans tes bras, qu'on soit là, ne serait-ce qu'un instant, à comprendre dans une lueur anodine de quoi il est question.

Post-scriptum : que reste-t-il ?

**NB.**

La voix qui dit Je est anonyme et on devrait pouvoir imaginer quelque chose comme Au milieu coule une voix. Elle est l'union contingente et nécessairement partielle des paroles qui viendraient de n'importe qui ou de tout le monde, chaque fois changeante, plurielle et surtout, fondamentalement, impersonnelle.

La voix qui dit Je, en un sens, est désincarnée, familière du Moi zéro de Valéry, du pronom des Essais, de l'ambition d'une énonciation transparente à laquelle aspirait l'Homme sans qualités. Je, ici, n'est pas vraiment un autre – mais bien plutôt tous les autres, chacun, quelqu'un, comme la variable x qui, selon les entrées, prend la valeur de l'individu qu'on lui propose pour rendre vraie la proposition.

La voix qui dit Je pourrait être un peu celle de l'homme universel, du petit bout commun aux expressions particulières de l'humanité, de cet homme possible qu'on ne rencontre jamais et qui pourtant, depuis l'aube des jours, vit. *Homo abstractus*, pour faire sérieux, identité d'essence, individuation indiscernable, et sans doute d'une existence purement langagière – voilà, au commencement était le verbe, et l'innommable, timidement, devient source de discours.

Enfin, la voix qui dit Je serait celle d'un cerveau en action, un impersonnage, un « ego expérimental ». Quelqu'un dit quelque chose, et presque rien de plus que Je suis, Nous sommes, Y penser.